

RACHILDE & JEAN-JOË LAUZACH

LE

VAL SANS RETOUR

ROMAN



10-

•• LA MOISSON ••

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie} — PARIS

2^e ÉDITION

LE VAL SANS RETOUR

DES MÊMES AUTEURS

ŒUVRES DE RACHILDE

Au « *Mercur de France* » :

Les hors nature, mœurs contemporains. — La tour d'amour. — L'heure sexuelle. — La jongleuse. — Centes et nouvelles, suivis du Théâtre. — La sanglante ironie. — L'imitation de la mort. — Le dessous. — Le meneur de louves. — Son printemps. — L'animale. — Dans le puits ou la *Vie inférieure*. — Portraits d'hommes.

Chez différents éditeurs :

La découverte de l'Amérique (Kundig). — Monsieur Vénus (Flammarion). — La haine amoureuse (Flammarion). — Le château des deux amants (Flammarion). — La souris japonaise (Flammarion). — Les Rageac (Flammarion). — Le grand saigneur (Flammarion). — Au seuil de l'enfer (Flammarion), en collaboration avec F. de Homen-Cristo. — Le parc du mystère (Flammarion), en collaboration avec F. de Homen-Cristo. — La princesse des ténèbres (Galman-Lévy). — Le théâtre des bêtes (Les Arts et le Livre). — La maison vierge (Ferenczi). — L'hôtel du grand veneur (Ferenczi). — Refaire l'amour (Ferenczi). — Madame de Lydone, assassin (Ferenczi). — Madame Adonis (Ferenczi). — Le prisonnier (Editions de France), en collaboration avec André David. — Pourquoi je ne suis pas féministe (Editions de France). — Alfred Jarry ou le surmale de lettres (Grasset). — La femme aux mains d'ivoire (Ed. des Portiques). — L'homme aux bras de feu (Ferenczi).

ŒUVRES DE JEAN-JOE LAUZACH

La maîtresse blanche (Ferenczi). — Le jardin de Jacquinet (Mercur de France). — Les jeunes filles mortes (Essor belge). — Mademoiselle de Rocaulion affranchie (à paraître). — Les cris de la nuit (à paraître). — Quadrille (en préparation).

30
RACHILDE & JEAN-JOË LAUZACH

LE
VAL SANS RETOUR

ROMAN



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}
11, RUE DE SÈVRES (VI^e)

MCMXXX

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART SIX
EXEMPLAIRES SUR JAPON
IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE
1 A 6 ET QUARANTE EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN DE
RIVES, NUMÉROTÉS DE
7 A 46.

Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représenta-
tion réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).
Copyright by Rachilde et Jean-Joël Lauzac, 1829.

PRÉFACE

Je ne crois pas au métier littéraire comme premier indice de talent. Ce pourquoi lorsqu'un débutant déclare être certain de ce qu'il fait, émet des théories et affirme ou manifeste sa volonté bien arrêtée de travailler pour telle ou telle cause, dans telle ou telle forme, je trouve que ce n'est pas la peine de s'en occuper : ou il sera très fort, ou c'est un sot. Il finira toujours par gagner de l'argent. La seule chose vraiment intéressante, à notre cruelle époque d'arrivisme, c'est la réalité d'une vocation et non les réalisations qu'elle promet.

Il y a les littérateurs-nés.

Il y a les autres, ceux qui écrivent, qui tapent à la machine, qui cherchent surtout à frapper des coups, petits ou grands, bons ou mauvais. Les littérateurs nés commencent par faire des monstres (prenons ici le mot monstres dans son acception ordinaire de brouillon) parce qu'ils ne peuvent pas agir différemment. L'état d'inspiration, analogue à un état de fièvre, est une souffrance, un tourment d'âme en peine qui n'a rien de commun avec le vulgaire appétit de réussir ou celui de la publicité. Quelques-uns s'en cachent

comme d'un mal ridicule et il en est même qui en meurent. De ceux-là, on dit : « Ils manquaient de tempérament ! »

De nos jours, le tempérament requis pour produire un homme de lettres ressemble un peu à celui qui paraît nécessaire pour devenir un brillant malfaiteur : du cran, un besoin de lancer de la poudre aux yeux, sinon du poivre, aucun préjugé, le désir d'étonner la galerie avant même celui de lui plaire, et de réaliser toutes ses conceptions, surtout en espèces. La qualité la moins prisee chez un futur homme de lettres est la pudeur, le mot pudeur servant de pseudonyme à l'orgueil secret du patient qui ne consent pas à se livrer entièrement au public, s'il craint de se tromper ou de le tromper.

Un écrivain sincère ne se connaît jamais assez pour oser se confesser ouvertement; y a-t-il quelque chose de définitif devant l'infini d'aspirations plus ou moins mystérieuses engendrées par des rêves? Et il est curieux d'observer les étranges réactions que subissent les rêveurs plongés dans l'huile bouillante de la vie moderne!...

Maintenant, passons au déluge, c'est-à-dire au jugement dernier de ce qu'on appelle la Grande Critique chargée d'aiguiller les trains sur la bonne voie pour qu'ils parviennent jusqu'au public qui attend, massé dans les gares; cette fameuse critique opérant le tri, désignant le mérite et tâchant de reconnaître les siens dans la mêlée...

Pour m'expliquer, je suis obligée de parler de moi, ce que je regrette, pas par pudeur, mais pour le dédain absolu que je professe au sujet de tous les jugements passés, présents et futurs, en ce qui me concerne. J'ai lu des romans durant près de trente ans afin de renseigner, sur le contenu de leurs pages, les lecteurs d'une revue qu'on a appelée la Revue des Deux Mondes des Jeunes, c'est-à-dire le Mercure de France; c'est donc prétendre que je crois connaître un peu le métier en question, mais je l'ai fait sans aucun parti pris, c'est-à-dire sans méthode. Je fus, selon mon expression de ce temps-là, le lecteur passionné me défendant de ce gros mot de critique, titre imposant, à mon humble avis, un tas de qualités que je n'ai jamais eues. J'ai enfin découvert, grâce à la crudité du jour moderne, lueur soudaine éclairant tous les dessous politiques, commerciaux ou littéraires, ce que peut signifier la méthode chez les critiques sérieux; je ne vous cacherai nullement qu'elle consiste à travailler pour eux et jamais pour celui dont ils parlent. Oh! j'entends bien vos exclamations indignées! Je suis un terrible fantaisiste, un paradoxal, capable de mystifier mon public sous prétexte de lui révéler les dessous du temple de la critique... où l'on sait qu'il ne réside aucun marchand!

Alors, procédons par ordre et servons-nous de la méthode pour opérer aussi sérieusement que ces braves gens : il paraît une centaine de volumes

par semaine, dit-on, et pour savoir ce qu'il y a dedans, il faut les lire.

Je me suis retirée devant l'inondation de cette vague prodigieuse de bouquins, parce que, très naïvement, je ne pouvais pas tout lire.

Si j'avais voulu servir ma propre cause, j'aurais continué, car on a la place qu'on prend en littérature et non pas celle qu'on vous donne. J'ai, en lisant sans parti pris, cherché le talent où les critiques à méthode le dédaignaient, m'étant souvenue à propos que, jadis, mes œuvres plus ou moins détestables avaient eu les honneurs de la conspiration du silence. Or, avancer le succès de trois ans, de cinq ans, de dix ans, c'est quelquefois sauver une âme de la désespérance, et souvent un article sincère, élogieux ou féroce, peut déliorer un esprit de la torture du doute.

J'ai dit la vérité aux arrivistes, et j'ai, le premier, découvert des littérateurs nés... Puis, je suis partie, parce que ne pouvant plus tout lire, je devais fatalement risquer de laisser dans l'ombre un nouveau venu très intéressant.

Aujourd'hui, la critique, débordée par l'abondance des matières, ne peut plus distinguer les trains de marchandises des trains de voyageurs, elle envoie n'importe quoi dans les gares, en s'informant simplement de l'étiquette du petit colis. Vous connaissez tous ce genre d'étiquette : on appelle ça des bandes commerciales et ça se colore en raison directe de la nuance de... celle à laquelle on appartient, bonne société ou

malfaiteur ! La critique d'aujourd'hui a simplifié, en effet, la question de la multiplicité des œuvres : elle ne lit plus rien, se contente de l'étiquette fournie par l'éditeur et ne parle méthodiquement que des arrivés, sinon des arrivistes. Le métier de critique se borne à dire toujours les mêmes choses sur les mêmes gens, à citer toujours les mêmes noms, et, en vertu de cet axiome que lorsqu'on n'entend qu'une cloche on ne perçoit qu'un son, les prétendus critiques de métier finissent par faire vibrer machinalement la bande... commerciale, ils ne font tinter que l'argent. Mais ils ont trouvé mieux parce qu'il est toujours bon de se retrancher derrière de nouvelles méthodes quand les vieilles commencent à montrer la corde ; ces Messieurs de la haute critique ont décrété entre eux qu'ils ne s'intéresseraient plus qu'aux vies romancées, aux mémoires de grands hommes, histoires de leurs amours ou de leurs vices, parce que dans la plupart des cas, leur article est fait d'avance (Voyez le Larousse, ou telle bibliothèque moins courue !) Et quelques auteurs, très malins, ayant plus d'imagination que d'érudition, leur préparent des livres de bord, purement (ou impurement) apocryphes ! Le roman, détourné un moment de sa source, reprendra son cours, l'eau claire allant toujours de préférence à la rivière, au lieu de stagner dans les marais de la combine !

En ce moment, chez les éditeurs, autres gens sérieux (d'ailleurs sans aucune méthode bien

arrêtée) on murmure que les vies romancées, les souvenirs glanés à la va comme je te pousse, les mémoires sans memorandum, les interprétations plus ou moins fallacieuses ou tendancieuses commencent à embêter ferme les lecteurs, et voici la phrase entendue de mes oreilles que j'ai plaisir à citer car elle est pleine d'un légitime sens commun : « Le grand public étant sorti depuis belle heure du collège, n'a plus envie de rencontrer ses anciens pions ! » Je citerais bien aussi le nom de l'éditeur, mais je n'ai pas le temps de lui en demander licence. Voici donc revenue la mode romanesque, l'heure des faiseurs de l'histoire de la belle ou de la mauvaise aventure, et peut-être se trouve-t-il moins de lecteurs pour les faiseurs de mémoires, ou les faiseurs tout court... qui refont le public !

Et je reviens à mes moutons, les littérateurs nés qui sont peut-être sur le point de devenir enragés.

Permettez-moi de vous en présenter un ici : Jean Joë Lauzach, l'auteur du Val sans retour. Je ne dis pas mon collaborateur, car je n'ai fait, dans ce roman, qu'indiquer une marche à suivre, me semblant plus dans les moyens de ses réalisations que les psychologies compliquées, les états d'âme à la mode chez les snobs de notre époque.

Jean Joë Lauzach est le fils aîné d'une famille bretonne très ancienne, descendant de doux aristocrates et de furieux corsaires, enfant chéri

d'une mère lettrée, d'une érudite trop modeste comme savent l'être certaines femmes distinguées qui ont la coutume de ne jamais séparer leur instruction, souvent profonde, de leur très bonne éducation, de celles dont on dit : « Si elle avait voulu !... » Mais celle-ci n'a voulu jusqu'à présent que transmettre à ses enfants le trésor qu'elle possédait.

Or son fils aîné, à dix-huit ans, fut précipité dans les tranchées, dans la boue affreuse que vous savez, parce que son père n'aurait pas compris, faisant la guerre lui-même, que son fils ne fût pas un des premiers à devancer l'appel : Bretagne oblige !

Je ne sais pas, je ne veux pas savoir ce que Jean Joë Lauzach pense, maintenant, de la terrible et juste révolte qui s'est échappée des émanations pestilentiennes de cette guerre sans aucun précédent, sous le nom de pacifisme. Il est devenu, et ils sont beaucoup, le... mouton enragé qui proteste contre l'abattoir dont il est sorti à peu près indemne. Bélement d'agneau ou rugissement de tigre ?

Jean Joë Lauzach est un musicien, un poète... il vibre à toute brise. Il a chanté avec le vent de mer, a rimé avec les étoiles entrevues sous les voiles des bateaux, et a suivi la trace du passage des fées dans la forêt de Brocéliande. Il a d'abord trouvé tout facile, puis il a lu goulâment, en vrac, tous les livres, les miens entre autres, hélas ! Ei il a fait des poèmes et des romans trop libres,

presque libertins, des nouvelles d'une excentricité un brin offusquante : La maîtresse blanche, Mademoiselle de Rocaulion affranchie, Les cris de la nuit. Une série d'observations à la fois cas de clinique et cas... de conscience. Au milieu de cette orgie de couleurs, de formes et de traits appuyés, ce qui ne convient pas toujours à la vision du lecteur habitué au tout venant de la production méthodique, il a écrit Les jeunes filles mortes, et Le jardin de Jacquinot paru au Mercure de France, souvenirs d'une enfance malicieuse et déjà curieuse des causes cachées, des ressorts mystérieux, de la féerie cérébrale, récits d'une adorable candeur.

Mais le drame le plus effarant qu'il a pleinement réalisé, celui-là, le fameux drame intitulé, par les jeunes gens de notre époque : Vivre sa vie et pour la représentation duquel on emporte généralement la caisse, tue sa grand-mère, et épouse la vieille dame, il s'est émancipé en raison inverse du beau dénouement : pour vivre sa vie, il a renoncé à la fortune. Au lieu de songer au but : l'argent, il l'a sacrifié et il a d'abord répudié toutes les aises pour pouvoir écrire absolument libéré de tous les malaises qu'il impose, car la belle existence bourgeoise (c'est moi qui le dis à la place de mon collaborateur... et imitateur en fait de libérations totales) est aussi la plus redoutable entrave que je connaisse à la liberté du travail de l'écrivain.

Ce qui arrivera? Mon Dieu, c'est le secret

d'une persévérance que l'on peut redouter, sinon admirer, chez les arrivistes d'un ordre... vulgaire, laquelle persévérance est, chez le littérateur né, plus redoutable encore que chez les autres, parce que ce qu'il veut intensément c'est réussir une œuvre à la mesure de son rêve... dût-il, toute sa vie, casser des mots sur la route de l'idée!...

20 septembre 1930.

RACHILDE.

LE VAL SANS RETOUR

I

Les yeux baissés, montant ce dur chemin, il regardait la terre, l'étudiait, la surveillait, car des ornières cherchaient traîtreusement à lui happer le pied au passage. Terre étrange, pleine de rides et de sillons, creusée, balafmée, s'ouvrant parfois en gueule de fauve, ourlée de chair brune et violette, mollement humide, aux replis presque palpitants. Terre affreuse, terre merveilleuse, terre féroce, mais encore pleine de frissons, toute visqueuse des morts qu'elle renferme ou rejette et toute amoureuse du renouveau qui la pénètre d'une joie nulle part égalée. Terre des fleurs, qui sont le prolongement, l'essence des cœurs qu'elle contient en dissolution, terre pétrie de pourritures et de par-

fums, limon de la vieille Armorique dont on a tiré ses premiers héros et qui exprime, en des brouillards de légendes, les derniers soupirs des belles magiciennes étouffées par la vie moderne !

Il marchait d'un pas souple et tout de même lourd de préoccupations. Seul... oui, toujours seul, parce que volontairement farouche, indécis parce que souvent violent mal à propos, s'ignorant ou ignorant les autres, rêveur et rêvant de l'action surtout irrémédiable. Il aimait ce pays, le sien, mais il voulait aussi le fuir, n'y découvrant pas sa place. Il y a des contrées où l'on se doit de posséder son berceau et sa tombe, jamais son fauteuil ; on y dormirait avant l'heure.

Il montait suivant les raies du char à bœufs qui venait de passer là, creusant ces ornières profondes où il pouvait tomber. Il paraissait en complet désaccord avec le site et cependant s'y

rattachait par l'outrance de sa tenue. Il avait bien l'aspect d'un grand rôle de cinéma profilé sur une toile neutre, humblement brossée pour lui. Vêtu d'une cape anglaise de ton rougeâtre, il s'enlevait, plus haut que nature, sur ce fond morne où rien ne remuait, ne se permettait de nuire à son essor et où, sournoisement, tout l'arrêtait par le pan de son manteau. Il portait un visage clair comme la lumière de la jeunesse, des yeux très doux, aux regards tendres et féminins par leurs reflets de soie changeante, peut-être sombres, jamais noirs. Le nez, un peu court, avait encore l'effronterie de l'enfant et dans l'ovale, très allongé de la face, la bouche prenait le redoutable parti de joindre, à une moue ironique, la promesse ardente de toutes les sensualités. A la fois fort et mince, il conservait une taille beaucoup trop fine pour ses épaules, très larges, montrant

de temps en temps des mains qui semblaient n'avoir pas grandi avec le reste.

A sa droite, une lande, des ajoncs en fleurs se hérissaient d'épines meurtrières, broderies d'or autour de fer de lances.

A sa gauche, des taillis maigres, des pins et des sapins, quelques bouleaux, bois dévastés par des forestiers qui sont aux forêts ce que sont les carnassiers aux grands troupeaux paisibles. L'homme est un loup pour l'homme, dit-on, et ce n'est pas absolument vrai, car l'homme a peur de l'homme. Or, il en est qui tuent des arbres, des nids, des bêtes sauvages quoique très nécessaires, pour l'unique plaisir de réaliser des trésors particuliers en détruisant la fortune générale d'un pays : sa beauté.

Pauvre lande ! pauvres ajoncs enracinés sous leurs armures inutiles, menaçant le vide et servant aux repas des insectes ! Butinés par des abeilles, ces

guerriers trop resplendissants pleurent du miel ! Ils ont la garde des sépultures mystérieuses et sous eux glissent les puissantes fées de jadis qui ne peuvent plus que se distiller en odeurs amères, fragrances de lavandes ou de thym mêlées à la saveur des larmes...

Il montait toujours. Ce chemin ressemblait au lit d'un ravin, mais il n'y restait pas d'eau. A la fois chaud et mou, un peu glissant, le sol se laissait fouler en conservant les empreintes, pieds d'hommes, contre-pieds de bœufs, et on se demandait comment bêtes et gens s'en sortaient, les jours de pluie, retenus qu'ils devaient être par une boue enlisante, une force vorace comme une volonté cachée.

Où allait-il ? Retrouverait-il sa voiture en descendant ? C'était le désert, un autre monde séparé du reste du monde. Il éprouvait la sensation pénible de marcher sans but. Il verrait cela

parce que c'était à voir, et puis on vous raconte tant de choses sur un site connu qu'on est bien aise de se dire : « Encore une déception ! Tant mieux ! Rien ne me retient plus ! »

Quand il fut devant un fossé rempli de branches de houx nouvellement coupées, il crut vraiment qu'on lui barrait la route. Qui ? Personne assurément ! On n'oserait pas. Il tourna, prit à travers champs et se dirigea au hasard. Il rencontra, parmi les ajoncs, deux agneaux broutant loin de leur mère qui les appelait là-bas, bêlait, inquiète. Comme ils furent très effrayés de sa présence, cela les remit dans leur bonne direction : la mère cessa de bêler et, têtes basses, les deux petits, autour d'elle, se dépêchèrent de tondre la mousse grise en ayant l'air d'écoliers qui apprennent leur leçon. Lui les flatta de la main en passant, tandis que la brebis l'examinait de ses yeux graves

signifiant : « Toi, le grand animal, je ne te connais pas ! »

Il atteignit le sommet de cette colline et, en face, à peine séparée par une raie noire qu'on eût dit un ruban de velours, une autre colline se montrait comme à portée de la main... et c'était encore les mêmes ajoncs d'or hérissés d'épines de fer, les mêmes mousses grises, puis encore des pins, des sapins clairsemés qui fuyaient sous la gaze verte des hautes herbes ou des branches duvetées de leurs premiers bourgeons.

Mais il y avait une coupure, une faille entre les deux collines et, à pic, tombaient, pêle-mêle, des rochers, des pierres noires, des ardoises bleues, de plus en plus bas, de plus en plus petites, s'écrasant jusqu'à l'eau ténébreuse d'une rivière immobile, ou celle d'un lac étroit, une bande terne d'étain fondu qu'on ne voyait pas couler, qui ne faisait pas de bruit.

C'était là l'endroit mystérieux qu'on appelait : le Val-sans-retour.

Un silence pesait là-dessus comme une malédiction. La pleine solitude y régnait, parsemée de moutons broutant fronts au sol, mettant quelques taches claires sur le fond sombre des précipices. Ces animaux se remuant à peine, donnaient au regard la mesure de l'abîme, de plus en plus lointains, petits, imitant des cailloux roulant, blancs ou bruns, sur les pentes raides. Et plus rien n'indiquait la vie. On se sentait exclu de toute humanité, suspendu entre le temps et l'espace, mort à toute manifestation de volonté ou de puissance humaine.

A côté de lui se dressait un rocher comme se serait dressée la tête de la colline dominant les gouffres. Il en fit le tour, cherchant une place où s'asseoir pour mieux contempler. Il s'aperçut que la roche, une forme grise, massive, se creusait au centre et s'entourait d'une

pèlerine, une autre espèce de lichen gris, de mousse laineuse. Cela s'étalait en deux ailes que le vent aurait plaquées sur la pierre et alors le rocher parla.

II

*Brocéliande! disait la roche
Brocéliande!
Dont Bretons vont souvent fablant,
Une forêt moult lunge et lée
Qui en Bretagne est moult loée.*

Et la voix s'arrêta un instant, comme pour laisser à l'étrange mélopée le temps de rejoindre l'autre bord du gouffre, là-bas, en face. Puis cela reprit, lent, scandé, ciselé dans le silence, sur le même mode bizarre d'incantation :

*Là, j'allai merveilles querrir
Merveilles que je ne vis point.
J'y allai rêvant, rêveuse j'en revins
Et ce rêve, rêveuse me tient.*

Il s'était approché doucement du rocher, mais distinguait mal l'un de l'autre, le rocher et cette « autre chose »,

tant les deux tons de la pierre et de l'étoffe s'unissaient dans un mimétisme étroit. Avant qu'il n'ait eu le temps de définir ce qu'il voyait, il se sentit saisi, happé par un regard. La forme avait bougé et la voix s'était tue, mais, émergeant de la grande pèlerine grise, une singulière figure apparaissait. Figure hors d'époque, où deux yeux bleu pâle d'un bleu de ciel d'été, dévoraient tout le reste d'un visage dont le front haut, bombé, portait une étrange double couronne, formée de deux énormes tresses d'un blanc très pur. De cette vision surgie brusquement, chaque détail prenait une valeur, s'auréolait d'une sorte de nimbe, calme et puissant, comme émanant d'une créature placée là pour régner depuis toujours par la volonté de ce ciel gris et bas, sur la lande, sur les vallonnements moussus du Val rehaussés des grappes d'or des ajoncs, sur tout cet ensemble d'un autre âge.

Tout cela était inattendu et paraissait en dehors du temps.

— Vous connaissez de bien belles chansons, dit-il, voulant détourner l'attention de ce regard qui, de la tête aux pieds le jaugeait, impassible.

— Je connais de belles chansons, en effet, concéda la voix.

Puis, comme la femme se taisait à nouveau, il voulut continuer sa route.

— Je cherche le chemin pour descendre?...

— Cherchez plutôt, monsieur, le chemin qui monte !

— Mais où? interrogea-t-il à nouveau, regardant autour de lui et ne voyant, de cette crête où il se trouvait, que des vallonnements en contrebas, où saillait de temps en temps une roche au milieu du foisonnement d'ajoncs et de bruyères, de ce tapis rude et luxueux, gris, rose et or.

— Il faut chercher toujours plus haut,

reprit la voix lentement, toujours plus haut... même dans le vide !

La dernière phrase s'en alla comme semblant monter elle-même dans ce vide et, subitement intéressé, Jean Trégor n'eut plus envie de partir. Cette vieille femme drapée de lichen l'attirait mystérieusement, par son attitude bizarre, son immobilité et ses propos de voyante. Il sourit en pensant que c'était peut être l'âme du Val qui lui parlait par cette bouche aux intonations surprenantes.

Autour d'eux, trois ou quatre moutons se promenaient, pareils à des flocons blancs, poussés par le vent des cimes.

— Ce sont vos moutons?... Combien en avez vous ?

— Quatre seulement, je suis pauvre de biens terrestres !...

— Ici, ce n'est plus déjà tout à fait la terre, reprit alors le jeune homme, pour voir ce qu'elle dirait.

Décevant son attente, elle ne dit rien, mais le regarda intensément, comme cherchant à lire derrière son front.

Le soir venait tout doucement, emplissant d'ombre le Val. Il regarda l'horizon, puis, derrière lui, il aperçut le clocheton de Tréhorenteuc, le village des sorciers et des rebouteux, dont les rues sont de petites rivières bordées d'un minuscule trottoir.

Ironique un peu, il pensa : « Ca y est ! je suis tombé sur une sorcière ! » Mais son ironie était mélangée d'un certain respect, car « il savait » que la sorcellerie bretonne n'est pas qu'un mythe. Il connaissait des paysans qui, pour tout l'or du monde, n'auraient pas traversé Tréhorenteuc seuls, à la nuit, à cause des sorts.

— Vous connaissez la légende, naturellement, fit-il en indiquant d'un geste le Val à leurs pieds, qui s'enténérait de plus en plus.

— Il n'y a pas de légende... parce que tout existe plus ou moins, expliqua-t-elle, le regard perdu, comme s'adressant à d'invisibles figures.

— Cependant !...

— Vous voulez peut-être que je vous dise l'histoire du Val?...

Elle rit d'un petit rire sec, un peu brutal, un peu cassé, et ajouta :

— Je vais vous la conter : C'était dans le temps jadis où régnait un seigneur duc de Tintagel ; il avait deux filles également belles et intelligentes, mais il préférait sans aucun doute Morgane, la seconde, qui était fine comme une herbe « tremblouze » et dont les paroles chantaient comme mille musiques du ciel. Mais il arriva un jour un grand malheur sur le duché de Tintagel, la fois où l'on ramena de la chasse le corps du pauvre duc mortellement frappé au front par un cerf devenu furieux, qu'il poursuivait à travers bois.

Ce furent sur le pays de longues lamentations et des jours de deuil, et la duchesse Ygienne, sa femme, malgré l'affection de ses deux filles, eut une vie bien triste pour une jeune princesse. Le temps passa, et il arriva qu'au cours d'un voyage, le roi Uter Pendragon, qui traversait le pays, descendit dans le château de la duchesse Ygienne, s'éprit d'elle et l'épousa. Il emmena avec sa nouvelle épouse, les deux filles de celle-ci, amusé d'avance à l'idée de la mine que feraient les belles dames de sa cour en le voyant revenir accompagné de trois si jolies personnes.

« Mais alors que sa mère et sa sœur menaient une vie fastueuse et un peu frivole comme il se doit pour des princesses, Morgane passait tout son temps à lire les vieux grimoires de la bibliothèque du château. Elle savait prédire le temps huit jours à l'avance, guérissait les malades et connaissait les herbes,

toutes les herbes, si bien qu'elle était tellement savante qu'on l'avait surnommée Morgane la Fée.

« Mais, chez Morgane, la science ne faisait pas perdre les droits du cœur, et il advint un beau soir qu'elle tomba amoureuse d'un vaillant chevalier qui lui faisait la cour. Et tous les soirs, au clair de lune, lorsqu'elle venait cueillir ses herbes dans le fond du val, son bel ami lui disait son amour. Mais une fois qu'elle arrivait plus tard que de coutume, elle aperçut, se dessinant sur le flanc du coteau tout tapissé de primèvères, les deux ombres enlacées d'un couple qui se croyait dissimulé par un pan de roche et, Morgane la Fée s'avançant, vit dans les bras de son amant, une jeune et belle péronnelle dont le hennin froissé gisait à terre, tel un grand oiseau mort. Morgane, pour se venger, jeta un enchantement sur le val, enchantement dont la vertu était de garder

pour toujours prisonnier tout chevalier qui aurait fait à son amie la moindre infidélité d'action ou de pensée. Aussitôt toutes les fleurs se desséchèrent dans la vallée et les oiseaux se turent. Tout n'était plus que désolation, car l'enchantement ne devait cesser que le jour où pénétrerait dans le val l'amant assez fidèle pour n'avoir jamais trompé son amie, même en pensée. Il dura longtemps, et tous les chevaliers infidèles qui pénétraient là n'en pouvaient plus sortir, comme retenus par une muraille invisible, par un « mur d'air ».

« Ce fut beaucoup plus tard seulement, qu'un preux chevalier, Lancelot du Lac, rompit le charme en entrant dans le Val-sans-retour, tant était grande sa fidélité à la reine Genièvre, pour laquelle il se consumait d'amour. »

Ici la conteuse prit un temps, puis ajouta :

« D'aucuns disent que le charme n'est

plus, d'autres qu'il existe encore !... »
et ses yeux bleu pâle semblaient pleins
de sous-entendus.

Amusé par la narration de la légende
au lieu même des féeries d'autrefois,
il voulut s'informer :

— Qui êtes-vous donc, madame, vous
qui parlez si bien?...

La femme parut hésiter un instant,
puis :

— Je me nomme Marie Ragon de la
Sallute !

Il faillit s'esclaffer ; une Ragon, cette
étrange sorcière qui gardait ses mou-
tons ? Elle n'avait pas une allure banale,
c'était certain, mais tout de même !
Et il pensait à toutes les histoires sur
les Ragon qu'on lui narrait dans son
enfance, au vieux manoir de ses parents ;
des Ragon y avaient habité jadis, au-
teurs d'aventures invraisemblables et
de mystifications sans nom, branche
noble et racée d'ailleurs, mais ruinée et

qui s'était effritée dans toutes les directions de la Bretagne. Elle prétendait être une Ragon? L'histoire était impayable! Alors, ironique un peu, et donnant à sa grande cape un pli très seigneurial, il se découvrit, balayant le sol d'une imaginaire plume et répondit dans un sourire mordant :

— Et moi, madame, je suis le prince d'Armor!

Mais elle le regardait sans broncher, et il jugea que sa plaisanterie faisait long feu.

A l'horizon le soleil tombait et, au-dessus du Miroir-des-Fées, aux reflets d'étain, dans le fond de la vallée, une nappe de brouillard léger se formait.

Dans un hullulement doux, sur deux tons, la femme fit revenir ses moutons épars et se leva pour rentrer.

Lui de son côté, à cause de l'heure, décida de l'accompagner jusqu'à la

route qu'elle allait rejoindre et où il avait laissé sa voiture.

— Vous habitez Tréhorenteuc, sans doute !...

Puis, instinctivement, il ajouta : madame, parce que son œil avait été subitement frappé par la petitesse de ses pieds dans ses sabots et que cela l'inquiéta étant signe de race. Plus petits que ceux, légendaires, de la reine Anne, songea-t-il.

— J'habite les ruines de Gurwan...

— Comment ! Gurwan, le vieux porche ?

— Mais oui, monsieur !

Gurwan ! les restes curieux d'un vieux manoir Louis XIII avec ses machicoulis, ses meurtrières, ses toits à pans coupés et son immanquable légende à lui aussi. Maintes fois on lui avait raconté que certaines nuits sans lune, on entendait le roulement d'une chaise de poste et le galop des chevaux sur la

route ; juste devant le porche de Gurwan, l'attelage faisait halte, et les paysans des chaumières voisines transis de peur, blottis sous leurs couettes, entendaient cet étrange appel, qui se répétait trois fois dans le silence nocturne, et auquel aucun écho ne répondait :

— Monsieur de Ker-Kado est-il là?...

Puis c'était à nouveau le galop des chevaux, et le roulement de la voiture qui s'éloignait dans la campagne.

III

Ils arrivèrent bientôt à la route par le chemin creux qu'il avait gravi quelques moments avant et, au détour d'une haie, apparut le porche monumental de Gurwan, flanqué de sa tourelle, dans son galbe inaltérable de vieux château héroïque.

A travers la haute voûte de l'entrée, où, autrefois, devait s'abaisser un pont-levis, on apercevait dans le fond d'une cour, des bâtiments de ferme fort délabrés, où se promenaient en liberté des poules, des canards, et même un goret rose et peu farouche. Sur la route, presque devant Gurwan et lui faisant face, était arrêtée la voiture de Jean Trégor, mastodonte muet, trapu, engin long et puissant de laque bleu-vert,

qui semblait un monstre assoupi, près de l'autre monstre, son frère aîné dans l'histoire des hommes, le vieux manoir monumental. Tous deux enfantés par l'homme à des siècles de distance, ils paraissaient se toiser l'un l'autre, ne se ressemblant que sur un seul point, une attitude commune de réciproque méfiance. L'un précis, figolé, compliqué, verni, nickelé. L'autre grandiose, ébouriffé de lierres, fantasque et coiffé de guingois, comme un vieux poète un peu ivre.

Alors qu'il allait se séparer de son étrange compagne, celle-ci lui dit que s'il ne craignait pas de manger de la bouillie de blé noir et des œufs frits à la poêle, il lui ferait grand plaisir en acceptant de partager son modeste repas. Et lui acquiesça simplement, parce qu'il était intrigué de toute cette aventure, comme baigné d'une atmosphère surnaturelle.

Elle pénétra la première dans la cour de Gurwan et, lui qui ne pouvait s'empêcher de l'observer, remarqua à l'instant où elle passait le porche, qu'elle se redressait et aussitôt ce fut de la magie : tout lui sembla plus noble, plus respectable, dans cette cour misérable, où, au lieu d'un carrosse en attente, un tas de fumier stagnait, picoré par les poules. A ce moment, il pensa que ces pieds fins, malgré l'âge, et qui le précédaient, n'avaient peut-être pas toujours, en effet, porté des sabots, pour savoir si bien entrer dans ce qui avait été autrefois une cour d'honneur. Et, pour sceller sa pensée intime, une phrase lui parvint, dite par celle qui prétendait être une Ragon, une phrase prononcée entre deux tons, comme pour elle-même, avec une ironie un peu amère :

— Mon royaume « n'est plus » de ce monde !...

Pour la première fois depuis sa ren-

contre, Jean Trégor n'eut plus envie de rire.

Dans la salle basse où elle l'introduisit, il ne distingua d'abord rien, tant il y faisait sombre. Seule lumière, un petit feu de souches brillait clair, au fond d'une grande cheminée où un chaudron ronronnait. Et cela le fit penser à la marmite enchantée du joyeux porcher des contes d'Andersen. Toute chose ici, dans son pays, n'était-elle pas un peu imprégnée de sortilège ?

La vieille femme s'assit sur un escabeau à l'un des angles de la cheminée, en indiqua un autre en face d'elle au jeune homme, puis se mit à tisonner les braises avec une vieille tringle de parapluie à pomme d'argent.

Les reflets du feu qu'elle remuait lui léchaient la figure de leurs langues rouges et jaunes, l'entourant d'un halo d'or, qui, par instant, se teintait de lueurs sanglantes sous le harcellement

de son bout de fer. Derrière elle, dans l'obscurité, des ombres jouaient, suivant la danse du feu, créant un monde redoutable « d'indéfini » et « d'imprécis », ombres d'homoncules, dont on n'aurait pas vu les corps, cachés par quelque pan de bahut ou porte d'armoire. Tout cela sautait, remuait, trépidait en silence, comme un bal de larves, sur le rythme lancinant de la marmite en folie. Ambiance inquiétante, où la silhouette de la maîtresse de céans prenait une importance mystérieuse, se découpant en statue d'or rougeoyant, surmontée de cette invraisemblable couronne blanche, haute, lourde, massive, comme celle d'une reine mérovingienne.

Ils étaient là depuis un moment, silencieux, elle figée, un peu hiératique, lui attendant il ne savait trop quoi au juste, mais attendant « quelque chose », lorsqu'un léger grattement près du seuil de la cheminée l'intrigua ; cela fut

d'abord imperceptiblement léger, insoupçonnable presque, puis plus fort avec des intermittences variables, et enfin presque gênant à forced'insistance. Alors, il vit un étrange spectacle. Marie Ragon se pencha, souleva un petit carreau de faïence non scellé au sol, et un minuscule museau rose apparut à ras de terre, flairant à droite, flairant à gauche, méfiant, comme devinant une présence étrangère. La tête entière se montra, rassurée puisque l'on ne bougeait pas, les pattes sortirent et enfin tout le corps d'une petite souris grise apparut. Bestiole des vieilles mesures et des champs, simple et banale, mais si fine, si touchante de fragilité. D'un trait, elle s'élança sur les genoux de sa maîtresse qui, maintenant, lui distribuait des parcelles de pain bis ; elle grignotait posément, prenant son temps tout comme une souris bourgeoise, puis, sur un claquement de doigt, rapide,

aussi prompte que pour venir, elle rejoignit le sol, réintégra son trou et disparut, petit diable dans sa boîte. Cela avait duré juste assez pour qu'on s'en aperçut. Marie Ragon avait replacé le carreau et repris sa pose indifférente. Puis, à un bruit de pas dans la cour, elle regarda dehors et dit :

— Voilà Gaude qui rentre !

Et elle expliqua :

— Gaude, c'est ma nièce... une brave fille pas commune, ajouta-t-elle avec un bizarre sourire à demi dissimulé, c'est la seule femme à qui je n'aie jamais entendu dire de bêtise !...

— C'est remarquable, raila-t-il, mais pourquoi... C'est une sainte ?

A part lui, il pensa : « Une folle peut-être !... »

— Une sainte ? Non... elle est muette !

Il se mordit la langue, gêné de s'être moqué ; mais pourquoi aussi avait-elle commencé ?

La muette entra, et il fut frappé de sa beauté. Beauté de terroir, impassible, sans expression particulière ; beauté trop immobile, sans reflets d'âme, mais noble de port et d'allure. Elle entra, salua d'un hochement de tête bref le monsieur qu'elle n'avait jamais vu et qui l'intimidait, puis, sur un mot de sa tante, elle prépara trois couverts sur la grande « mée », l'énorme table de chêne massif, qui barrait la pièce. Lui la regardait évoluer comme on regarde de près, à travers les barreaux d'une cage, l'animal d'échantillonnage rare, dont on n'a vu jusqu'alors le portrait que dans des magazines. Il l'observait, tout en étant en proie à des comparaisons saugrenues. Il lui trouvait une ressemblance avec sainte Onnène, la sainte de Tréhorreuc, dont la statue de bois peint, allongée dans la chapelle derrière une petite grille, possédait, disait-on, le pouvoir de guérir de l'hydropisie. Un autre

portrait d'elle se trouvait brodé sur une vieille bannière du xv^e siècle, laquelle faisait partie du « Trésor » de la chapelle. Cette sainte, se remémorait-il, avait été sauvée par un troupeau de canards. Des brigands ayant essayé de lui faire subir les derniers outrages, les canards qu'elle gardait s'étaient répandus en glapissements épouvantables, protestations véhémentes qui avaient donné l'alerte et fait fuir les brigands. La ressemblance lui parut telle qu'il ne put retenir un furtif regard vers la cour, pour voir s'il ne s'y trouvait pas, par hasard, un troupeau de ces palmipèdes brodés en argent sur fond de fumier.

Avec des gestes précis et calmes, elle avait préparé la table où une soupière de faïence à fleurs fumait, holocauste à la déesse redoutable pour les pauvres, de « la faim-quotidienne ».

Lorsqu'ils furent assis, Marie Rangon

prit la grosse boule de pain bis et coupa des tranches ; il s'aperçut alors que, contrairement à la coutume suivie du pays, elle n'avait pas, au préalable, tracé de signe de croix dessus avec son couteau. En lui en tendant un morceau, elle lui demanda avec une imperceptible pointe d'ironie, si cela ne le gênait pas que ce soit le même pain que pour la souris.

Ils dînèrent avec de la bouillie de blé noir, des œufs et du lait caillé, tout cela un peu naïf mais frais et sain.

La jeune Gaude, attentive, veillait à ce que chacun ne manquât de rien, mais, à chaque fois qu'il essayait de rencontrer son regard, elle détournait les yeux, des yeux châtain clair piglés de points d'or, des yeux taillés dans de l'aventurine. Elle avait allumé une vétuste lampe à pétrole qui pendait du plafond, pareille à une vieille araignée morte au bout de son fil, et, à la

faveur de la lumière trouble qu'elle répandait, il put examiner plus attentivement la jeune fille. Elle était blonde et coiffée comme les jeunes paysannes de l'endroit, tous les cheveux tirés en arrière et scellés par un petit chignon sans fantaisie qui pouvait évoquer aimablement une petite ordure d'or brut. Sa figure, aux traits extraordinairement purs et réguliers, s'apparentait étroitement à la physionomie figée de toutes les vieilles statues de jeunes saintes et taillées au couteau, qui font l'orgueil des paroisses pauvres... ou la joie des antiquaires. Son visage, admirable de santé, luisait de propreté, comme la peau d'une belle pomme rose, frottée avec une laine. Mais cette belle chair rutilante, ces yeux purs et l'ensemble de toute cette harmonie, étaient l'inertie même à force de manque de vie et d'expression. C'était à faire croire que la parole ne venait aux gens qu'en fonction

de la pensée qu'ils avaient à exprimer. Et si celle-là ne parlait pas, si elle était muette comme la reine des carpes, c'était peut-être qu'elle n'avait jamais eu rien à dire. Mais elle était belle et cela, si parfaitement, que chacun de ses mouvements était une joie. Derrière elle, et lui formant cadre, un vieux lit ancien garnissait un des côtés de la pièce ; plus loin, une grande horloge rythmait le silence de son tic-tac spleenitique. Dans un coin, Jean Trégor aperçut aussi un vieux coffre ouvragé de bois sculpté incrusté de métal, avec une serrure au verrou énorme et rouillé. Le repas terminé, il s'en approcha pour l'examiner plus attentivement et eut un choc de surprise ; sur la partie supérieure du meuble, gravé dans une plaque de métal au pourtour ciselé et ajouré, dominait un blason rehaussé d'émaux, où voletaient en symétrie trois merlettes blanches sur champ d'azur — les

armes des Ragon ! Depuis sa petite enfance, il les connaissait pour les avoir vues au milieu d'autres, à l'un des angles du plafond de la grande salle de réception chez ses parents. Aucun doute n'était plus permis, et son étrange hôtesse devait bien être une descendante de la branche célèbre.

Devant ses constatations, il restait saisi, presque ému de tout ce qu'il voyait, car il lui semblait vivre une féerie.

Lorsqu'il quitta les deux femmes, venues le reconduire jusqu'au seuil de Gurwan, il s'efforçait à bavarder gaie-ment, naturellement, le plus grand hommage que l'on puisse faire à certaines noblesses ruinées ou déchues étant de ne pas avoir l'air de faire cas de leur misère ou d'en être apitoyé. Il remercia Marie Ragon de son accueil, hésita une seconde, puis, brusque un peu parce qu'impulsif, lui baisa la main, une main

petite et fine mais abîmée par la vie paysanne et au toucher un peu rugueux comme le contact d'une feuille morte. Elle n'avait pas bougé, et son visage avait gardé une immobilité de pierre, sauf toutefois sa bouche mince, qui s'était contractée comme pour mordre.

Le long de la route qui le ramenait chez lui, il eut la sensation d'invisibles présences se penchant vers lui sur son passage. La grosse voiture rapide avalait les distances en filant avec un bruit ouaté de bourrasque. Les phares projetaient sur la route, les arbres et les frondaisons, de longues gerbes d'or pâle qui fascinaient les bêtes de nuit. Au ciel saupoudré d'étoiles, tête perdue dans l'infini, la lune montait et il sembla à Jean Trégor qu'elle avait cette même physionomie figée de sainte bretonne, que Gaude la jeune muette.

En arrivant chez lui, après avoir passé

la grille du parc, il ne songeait plus à Gaude, mais il eut une rapide et frappante vision de trois merlettes blanches, passant sur le fond bleu de la nuit.

IV

Il revenait d'une longue randonnée dans les environs du côté de l'abbaye de Paimpont, où il s'était arrêté après avoir traditionnellement visité le Trésor, dans une admirable sacristie toute lambrissée de vieux panneaux sculptés. Le curé de l'endroit lui avait fait admirer un Christ d'ivoire finement travaillé, mais le reliquaire d'argent incrusté de pierreries, qui contenait le bras de saint Judicaël, roi de Domnonée et frère de la fameuse sainte Onnène, l'intéressa davantage, et cela le fit indirectement penser à Gaude.

Quelle curieuse fille ! et combien plus extraordinaire encore sa tante, Marie Ragon de la Sallute. Il allait régulièrement maintenant les voir, ne pouvant

plus se passer de cette merveilleuse ambiance de légende qui était celle du vieux manoir de Gurwan. Autre chose l'attirait encore et qu'il définissait mal, l'individualité tranchante de Marie Ragon, laquelle, sans qu'il s'en aperçut, prenait à la longue une véritable influence dans son existence ; la sensibilité de voyante dont elle faisait preuve à chaque instant l'intéressait et le captivait. Il découvrait chez elle l'expérience profonde d'un être qui aurait vécu plusieurs existences, particularité qui se joignait à l'activité d'une vie intérieure continuelle, sans éteindre, ni diminuer des impulsions de jeunesse intense, qui jaillissaient de son regard ironique, de ses yeux bleu de lin d'une merveilleuse fraîcheur, comme l'essence même de la vie.

La route étroite, boueuse, parsemée de flaques, qu'il suivait, lui faisait faire un détour assez considérable par Tré-

cession, coin par lequel il aimait passer, pour la seule joie de voir se mirer au milieu de son minuscule étang le petit château qui se dressait à quelque distance du chemin. Il parcourait ainsi la région dans tous les sens, profitant des derniers jours d'automne avant de repartir pour Brest, son port d'attache habituel. Mais, malgré la beauté du pays et des endroits qu'il parcourait, il n'était pas satisfait, ayant par instant le taraudant désir d'aller « plus loin ».

Perpétuel accompagnement en sourdine de tous les instants de sa vie, chantait en lui le *leit-motiv* de l'invitation au voyage. Il lui semblait que sa mission à lui, ainsi que celle de certains bergers des contes de Marie Ragon, était de partir au loin, à travers des nappes d'horizon pour aller conquérir, au delà de chaînes infranchissables, quelque fleur fragile, étrange et mer-

veilleuse. Son pays, celui des légendes charmeuses, ne lui suffisait plus.

Il allait dévalant les côtes rapides de la route encaissée entre deux haies touffues, mais bientôt en contre-bas apparurent les tourelles de Trécesson, alors il ralentit l'allure de sa voiture pour mieux regarder.

Peu après l'époque de la révolution, un drame obscur avait eu comme décor le petit château si paisible maintenant ; cela s'était passé en dehors des larges douves, au cours d'une nuit de pleine lune, dans le verger voisin, au moment précis où le jardinier y cueillait des fruits en maraude. Le bruit d'un carrosse roulant précipitamment et qui s'arrêta brusquement de l'autre côté du mur, le fit se nicher dans un pommier touffu qui le dissimulait. Alors, il vit des hommes masqués franchir la clôture, puis d'autres hommes restés du côté du chemin leur passèrent une longue forme

blanche qui se débattait éperduement. Ce fantôme blanc, d'un bleu livide sous la lune, était une femme en toilette de mariée, bâillonnée et ligotée. Le jardinier, terrifié, vit le groupe s'avancer jusqu'au pied de l'arbre où il se trouvait; deux des hommes masqués portaient des outils, pelles et pioches; et en silence, pendant que la femme se convulsait, maintenue à terre par leurs complices, ils creusèrent une fosse étroite et profonde. Puis la jeune femme y fut jetée et enterrée vivante. Les assassins s'enfuirent ensuite, rapides comme des bêtes de nuit. Claquant des dents et transi de peur, le jardinier, au lieu de déterrer la femme, rentra chez lui tout raconter à son épouse; celle-ci ne trouva rien de plus urgent que d'aller prévenir le marquis de Trécession qui, lui, vint retirer de sa fosse la malheureuse qui, faute de secours, avait trépassé. Depuis, et pour honorer sa mémoire, on avait fait d'un

morceau de son voile un rideau pour le tabernacle de la chapelle. Sur tout ce drame planait un mystère absolu, il avait été impossible de savoir qui était la mariée, ainsi que de connaître l'identité des assassins ni de quelle farouche intrigue ce crime était l'aboutissement.

Ainsi dans toute cette contrée sauvage, chaque parcelle de terre recélait des secrets, l'atmosphère en était saturée, hantée, et, dès la tombée du soir, chaque coin d'ombre était peuplé par l'imagination exacerbée des paysans.

La voiture passa et contourna la propriété en suivant la route qui, à un moment, coupait l'alignement d'une haute avenue de chênes, l'ancienne route probablement où avait passé le carrosse la nuit du crime. Toute chose alentour gardait un silence paisible et le verger dont les murs n'existaient plus laissait croître en liberté toute une forêt d'arbres fruitiers, aux fruits gonflés de sève, de

la sève venant de cette terre encore saoule du sang répandu au cours des batailles entre bleus et chouans. Ce temps-là n'était pas encore bien loin, et tous les champs, landes et forêts, en gardaient comme un « sous-entendu » de vaste cimetièrre.

Lorsqu'il arriva à Gurwan, le jour baissait déjà ; il entra sous le vieux porche mais ne vit personne, la cour était déserte, les deux femmes n'étaient pas encore rentrées. Il erra un moment, désorienté, puis rejoignant la route vit au loin, à travers champs, Gaude qui revenait du côté de Folle-Pensée, l'ancienne abbaye. Elle marchait doucement, toute absorbée par sa quenouille, qu'elle filait comme dans les contes, avec un petit geste régulier de la main aux lèvres pour humecter le fil de chanvre. Devant elle broutaient deux vaches, deux belles bêtes bretonnes, pas très grandes ni très fortes, mais bien

dodues tout de même dans leurs robes noires tachetées de blanc. L'ensemble formé était imprégné d'un calme merveilleux et faisait penser à quelque vieux vitrail d'église qui se serait soudainement animé.

Jean Trégor la rejoignit et, cependant qu'elle rougissait très fort en l'apercevant, il lui demanda où était sa tante. D'un geste, elle indiqua la crête d'une des collines du val, émergeant là-bas au-dessus d'un rideau de pins, et il comprit que Marie Ragon était encore là-haut, dans son coin de prédilection, la roche grise d'où l'on avait la sensation de dominer le monde.

Il prit le chemin montant, se souvenant tout à coup de la première phrase de la dame de Gurwan : « Il faut monter toujours... même dans le vide ! » Le rideau d'arbres dépassé, il aperçut au loin la forme grise de Marie Ragon, penchée vers la terre, occu-

pée à une besogne qu'il ne pouvait définir.

Silencieux, il approcha sans qu'elle le vit, alors il put l'observer tout à son aise. Penchée sur un des jeunes moutons étendu à terre, gémissant, elle ligaturait avec un soin méticuleux une de ses pattes qui pendait, démise ou brisée.

— Comme vous êtes bonne ! dit-il tout à coup.

Surprise, elle se retourna brusquement, comme mécontente, et grommela :

— Vous aussi, vous dites ça !... Ce n'est pas vrai, je ne suis pas bonne !

Elle avait pris un air dur qui l'étonna. Mais elle ajouta drôlement, soudain calmée, comme honteuse d'avouer sa crainte :

— Voilà la nuit qui vient, il me va falloir rentrer. Alors... si vous pouviez m'aider à le porter, ça lui éviterait de se faire du mal !

Il rit franchement cette fois et, prenant la jeune bête à pleins bras, il la porta en s'arrêtant de temps à autre, la descente étant longue.

Marie Ragon, près de lui, marchait les yeux fixés au sol, labourant la terre du regard, comme pour y découvrir des choses visibles pour elle seule.

V

Il est venu au monde pour y récolter la plus grande somme de bonheur. Est-ce bien vrai?...

Et il regarde, distraitement, le décor dans lequel il fut placé pour y jouer son rôle d'homme heureux, ce vaste salon où tout seul, ce matin, il reçoit la somptueuse visite du jour, ses quatre fenêtres largement ouvertes par les laquais d'avril, poudrés à frimas, en culottes de satin vert, en habits semés de roses et de boutons d'or ! Comme il fait chaud déjà ! Comme il fait bon ! Oui, le jour entre, majestueusement annoncé. Ils seront seuls, deux rois de la clarté, jeunesse et lumière ! On pourra donc traiter d'égal à égal. Il faut être libre quand la beauté de la vie vous pénètre de ses

meilleurs conseils. Pas d'impostures et surtout pas d'accents vulgaires ! Chez lui, on ne voit jamais aucun domestique, tout y est réglé dans une formule de théâtre féerique, très simplement, du reste, puisqu'il faut que certaines besognes s'accomplissent, le mieux est de ne pas savoir comment, car si les domestiques existent, dans les sous-sols du château, c'est afin de veiller à ce que la machinerie exécute les gestes prévus dont on ne doit pas apercevoir les bras...

Jean Trégor, depuis qu'il a rencontré une singulière vieille personne gardant ses moutons, du haut d'un rocher, éprouve le besoin de réfléchir. Il y a des gens de noble allure qui marchent en sabots et parlent, au milieu de la brousse, comme assis dans un fauteuil. A cela il a trouvé un goût de plus originale féerie. Tout ne doit pas être dit par la puissance de l'argent.

Pourquoi, maintenant, se sent-il étouf-

fer malgré l'air pur de ce matin de printemps? Quel est le sort jeté sur lui? Et il songe... Est-ce un poids que la coutume du bien-être? Sans la splendeur du décor naturel, l'autre décor, celui de l'aisance de la vie, serait-il intolérable aux yeux de ceux qui aspirent à toute la vérité?

Au collège, il n'a pas appris grand'chose en dehors des lieux communs d'usage entre gens bien élevés. Il y eut surtout cette inquiétude perpétuelle, gênant à la fois les propos et les actes, de supposer Dieu, quelqu'un de plus fort que lui, sachant tout, et, le poussant par les épaules, vers le mal, pour le récompenser, s'il choississait le bien ! L'étonnant, alors, c'est qu'il pouvait, de ci, de là, choisir le bien... plutôt par un orgueil secret que par une conviction déterminé. Dieu? Y croyait-il? Ce Dieu, espèce de bourgeois-gentilhomme méticuleux dans les apprêts de son culte

comme un homme très riche (sans qu'on put connaître l'origine de sa fortune !) désirant plaire en triant son monde sur le volet, en vous laissant croire à sa prédilection pour les pauvres. On en remarquait, en effet, quelques-uns sous les porches de ses églises ou les ponts de ses rivières, mais là s'arrêtait la « prédilection » !...

Le collègue, le refoulement systématique, tout un recul d'âme au fond des premiers appétits grondants, rien de certain, de respectable, ni Dieu, ni maître, et puis cette lancinante leçon de la leçon pour l'ennui d'apprendre, du devoir, idée fixe d'une folie trop philosophique pour être prisée par des enfants. Splendeur du jour ? Où étais-tu entre des murs sombres, des fenêtres grillées, des cours où traînaient des relents de potages qu'on n'avait jamais de plaisir à manger pour les avoir trop sentis... Conseil de la beauté éternelle

du décor de la terre, ô printemps, où fallait-il le découvrir? Dans les agitations louches des dortoirs, les racontars des garçons sans retenue? Ces nuits de mauvaises fièvres?

Jean Trégor, debout, face à l'immense vision de la pelouse, du *tapis vert*, commençant au bas des grandes fenêtres pour aller se dérouler jusqu'aux tentures bleues du ciel, creusé, arrondi là-bas en alcôve, contemple cette nature toute inondée d'une joie mystérieuse. Il y a donc des jours... où il fait jour! Et il admire qu'il fasse clair aussi dans son âme qu'on n'a pas pu refouler complètement au fond de son éducation de sage bourgeois.

Là-bas, c'est la forêt de *Paimpont* : Brocéliande! Ici, c'est l'antique place forte de Ker-Gouet, au sommet de la colline, bâtie, démolie, rebâtie, jadis moyennageuse, aujourd'hui Louis XIV, ayant passé par tous les styles, si vieille

qu'elle en paraît imiter la vieillesse, ce sommet central de tous les sommets où Joseph d'Armatie, détenteur du *Saint-Graal*, est venu, peut-être par un matin semblable à celui-ci, apporter la guérison au prince Agron, réputé incurable, malade gravement d'une plaie à la tête.

Jean Trégor se souvient des légendes qui l'entourent, ont pressé, de toutes parts, son enfance, son adolescence, et maintenant sa vie de jeune homme enfin troublée par le désir du choix : il faut choisir, avoir le courage peut-être inutile, de résister aux tentations du moindre effort.

N'a-t-il pas, lui aussi, sa plaie secrète du cerveau? Et quel porteur de baume daignera venir jusqu'au seuil de ce château pour l'en guérir à jamais?

— Je suis le prince d'Armor ! a-t-il dit ironiquement à une vieille dame, étrange sorcière gardant les moutons de sa vie obscure et pauvre, existence

qui n'est probablement pas plus sincère que sa vie à lui de jeune homme riche.

« Nous ne sommes jamais ce que nous paraissions », prétend un père de l'Église.

« Nous ne sommes jamais ce que nous voudrions être », murmure le prince d'Armor, depuis peu chevalier, sous une armure de fantaisie que le siècle de toutes les lumières repousse de plus en plus dans l'ombre des légendes.

Sur le *tapis vert*, un rond d'eau pure brille au soleil en miroir tombé des mains de Viviane. Et, plus loin, une urne de pierre grise se dresse, funèbre, si grave dans sa pesanteur antique, tellement pleureuse malgré le silence de son lourd secret qu'elle en assombrit le pan du ciel où se découpe sa lourde vérité. Et les premiers arbres du parc rejoignent ceux de la forêt, des taillis descendent aux lacs, aux cours cachés des étangs et des ruisseaux, aux fontaines sacrées qui se dissimulent en

murmurant sous les joncs, dans les bras serrés des viormes, comme des êtres vivants qu'on ne pourra pas tuer parce qu'ils chantent des chansons immortelles.

Le jour est là, qui rit en grand seigneur indifférent, secouant l'or de ses broderies sur les choses défuntes et les roses nouvelles, le jour levant, le jour debout devant le prince d'Armor, promu chevalier du Renouveau !

Au plafond peint de ce salon désert, cependant prêt à tous les galas, une sainte, dans une tenue de grande coquette, robe de voile si léger qu'on devine les lignes de son corps très païen, protège un jeune guerrier en cotte de mailles qui s'agenouille sous le pli de son manteau royal. Une sainte ? une vierge ? A coup sûr une femme ! Cette composition toute mondaine, trop fraîche de couleurs et de naïveté pour une si vieille histoire, c'est encore l'apo-

théose de la grâce devant la force, le malheureux colosse abattu par le jeune capitaine que veut bénir la sainte. Et le jour éblouissant s'amuse à vernir cette gloire de tous ses rayons soyeux. Les meubles de la salle d'apparat sont très anciens, mais à la façon frivole dont ils s'assouplissent en molles courbes on les devine contemporains des siècles aimables où dominait la galanterie : Louis XIV, Louis XV. Les consoles dorées, les larges coussins s'ovalisant aux bergères en corbeilles fleuries de guirlandes, se tendent, s'offrent aux nonchalances des reins qui s'y veulent appuyer et préparent sournoisement les rêveries pires que les actes. Portraits de Fragonard, scènes de chasse d'où la cruauté s'exclue par l'élégance des costumes, draperies de satin ayant pâli aux contacts de chairs plus roses, gardant l'ordeur tenace des poudres à la Maréchale, bibelots sous vitrines comme

des jouets trop précieux mis hors de la portée des enfants, toute la pompe d'un libertinage gracieux et permis ressuscite aux caresses du soleil qui vient manger les dernières couleurs en y ajoutant son premier fard...

Le « prince d'Armor », toute réflexion faite, croit en Dieu comme on croit à la solidité d'une fortune, mais d'une fortune qu'on a érigée sans lui ! Il ne sait pas prier.

Ceux qui n'ont aucun besoin savent-ils vraiment prier, implorer ? Connaissent-ils la joie intense de la convoitise humaine ou divine ? Il faut ne rien posséder pour pouvoir savourer la volonté farouche du désir. Veut-il sincèrement quelque chose ? La religion apprendrait-elle la résignation à ceux qui n'ont besoin de rien ? Comment Dieu jaillira-t-il de tout ce décor où, lui, l'enfant des hommes d'hier, ne peut plus respirer que le parfum des voluptés

de jadis, du temps où existait une douceur de vivre...

Mais une silhouette vient de s'encadrer à l'une des fenêtres du salon, une silhouette de femme demeurée jeune, haute, et comme traversée d'un soleil mystérieux.

— Jean, demande la voix tendrement vibrante d'affection, pourquoi es-tu rentré si tard? Je t'attendais pour le dîner. Tu es revenu dans la nuit... Sais-tu bien que j'ai pu compter les coups de l'Angélus, oui, de l'Angélus sonné par la cloche de notre chapelle démolie qui n'a plus de clocher... Moi aussi, j'ai entendu cette cloche que tu disais entendre... où elle n'est plus! C'est très curieux...

Il est ému. Cette femme, c'est sa mère, c'est le Dieu qu'on n'a jamais besoin de chercher, car on le trouve toujours aux heures douloureuses.

VI

Profond, enfoui, dans des épaisseurs de verdure, le fond du val s'éloignait à l'infini, pris entre les deux murailles grises des roches escarpées, infranchissables, qui délimitaient ce royaume des fées, inviolable et silencieux, de l'autre, le territoire des hommes où les damiers cultivés des enclos et des prairies, des champs et des vergers, servaient à l'éternelle partie d'échec de l'effort humain contre l'impassibilité du temps.

■ D'un côté le mouvement, la vie active, les échos éloignés des voix paysannes, de chants de jeunes hommes, les rumeurs agitées du jour, de l'autre un silence obstiné, écrasant, un recueillement de perpétuelle messe basse entre ces deux escarpements de granit, rudes,

sévères comme les gardiens d'un temple inaccessible au profane.

Pour atteindre le fond du val, il n'y avait ni route ni chemin, pas même de sentier visible, mais seulement le lit d'un ruisseau, comme si tous les éléments obéissant au même ordre, s'étaient ligués pour en rendre l'accès impossible.

Comme d'autres, Jean Trégor avait essayé à plusieurs reprises de pénétrer à l'intérieur de ce bois obscur, entre les deux chapelets des collines rocheuses. Un jour il s'égara, une seconde fois la nuit l'y surprit et il dut revenir ; pour cette troisième tentative, ayant pris soin de s'orienter avec précision, il s'engageait, plus sûr de lui, au beau milieu des broussailles de genêts et d'ajoncs, placées en travers du sentier qu'il traçait progressivement en longeant le petit cours d'eau.

Il allait, fauchant de coups de canne

à droite et à gauche, l'enchevêtrement de toutes ces plantes auxquelles se mêlaient les viornes et les branches cassées, décidé à franchir tous les obstacles pour atteindre enfin le val, ce lieu qui semblait, à chacune de ses tentatives, déjouer ses efforts et s'éloigner de lui comme un mirage. Il avançait, brisant tout ce qui s'opposait à son passage avec la satisfaction un peu féroce de celui qui prend de force ce qu'on lui refuse obstinément. Le bois mort craquait sous ses pas et les fougères succombaient dans une suite de petits froissements exténués sous les coups brutaux d'un jonc cinglant. Les obstacles palpables qui empêchent d'aller de l'avant sont généralement plus facilement vaincus que « les murs d'air » qui obstruent mystérieusement les routes de l'existence ; Jean Trégor savait cela et, de là aussi venait la joie puérilement maligne qu'il éprouvait à fustiger les

plantes, à se venger de la résistance de l'un sur la faiblesse des autres.

Il se dirigeait ici vers ce qui le tentait comme il s'orientait dans la vie, à peu près en ligne droite, en traçant un sentier pour y voir plus clair, ici comme là attiré par tout ce qui cachait une profondeur. Cette fois, il y avait mystère et opposition, et ce ne fut qu'après des séries d'efforts qu'il parvint au delà de plusieurs remparts de taillis, de hautes broussailles et de fondrières, à un endroit plus découvert où un vague sentier rocheux serpentait naturellement en suivant l'eau, qui devenait plus profonde.

Ici la terre était rose, et rose aussi le granit qui saillait par intervalles en bosses pareilles à celles qu'auraient faites des jointures sous une peau trop mince. Le sol non foulé, sans aucune trace de pas, imposait à Jean Trégor une sorte de retenue, il lui semblait que des

formes invisibles et l'essence de ces choses pures et inviolées soudainement apparues, daignaient enfin l'accueillir, après l'épreuve des taillis rébarbatifs. Tout était fin, friable et délicat, depuis les herbes tremblantes jusqu'au velours gris des lichens et celui couleur corail des cédums qui revêtaient en taches estompées les grands pans des vallonnements. Un calme absolu immobilisait les feuilles, les ramures et tout l'ensemble des arbres qui paraissaient figés en bloc dans le cristal de l'air. Seul, un très léger murmure d'eau frangeait tout ce lourd silence, d'une imperceptible et transparente dentelle de notes.

Jean Trégor avança jusqu'à une rangée de saules qui bouchaient la vue, un mur se dressait là, une chaussée large et moussue d'où tombait, limpide, une minuscule cascade. A première vue, ce mur avait l'air infranchissable, barrant l'extrême fond de la vallée et crénelé

d'une haie de ronces dont l'épaisseur cachait la perspective.

Reprenant le sentier à flanc de coteau, il atteignit le niveau de la chaussée, qu'il put ainsi franchir en détournant la haie, et la plus magnifique des vieilles gravures apparut subitement comme pour le récompenser de son obstination. Sur une vaste étendue s'étalait, pareil à une coulée d'étain vierge, « le Miroir-des-Fées », où le soleil plaquait des accords de lumière crue qui pénétrait les rives, éclairant le fond de sable rose où se pourchassaient de fragiles poissons aux chairs translucides.

Il regarda autour de lui, comme pour prendre possession de tout ce qu'il découvrait et s'assimiler un peu de cette paix qui régnait là, de cette paix hautaine et subversive par rapport à la vie de cette époque et à son humanité trépidante.

Paix, nouvelle, insoupçonnable du

dehors, paix d'un autre âge, lénifiante et douce qui d'un seul coup réduisait à néant toutes sortes d'idées préconçues et compliquées sur le bonheur, tant son affirmation de calme immuable, indifférent et supérieur, était grandiose. Peut-être était-ce cette paix-là que quelques religieux ou certains moines appelaient en vain, cachés dans l'ombre mystique d'une abbaye ou d'une cure, en lançant des chants plaintifs et des lamentations psalmodiées que les voûtes inexorablement closes de leurs églises ou de leurs chapelles empêchaient de gravir le ciel. Ici, point de séparation entre l'œuvre parfaite et son idée, pas de repaires pour l'inquiétude et les angoisses, pas de plaintes désespérées ; et si les abords du val demeuraient étrangement peu accueillants et rudes, hérissés de buissons d'épines et de remparts d'ajoncs, c'était peut-être pour que ce calme intérieur en fût mieux respecté.

Jean Trégor respira à pleins poumons ; il éprouvait une merveilleuse sensation de plénitude de vie, vivant à l'unisson de l'harmonie qui l'entourait.

Au delà du « Miroir-des-Fées » on voyait une masse de verdure très dense, où de grands arbres montaient, toutes branches dressées vers les nues, là le val reprenait, mystérieux et sombre.

Le sentier granitique continuait, suspendu et sinueux, s'enfonçant au loin sous la verdure, comme dans une crypte de jade. Il y faisait frais, le soleil filtrait à peine à travers le vitrail des feuilles qui répandaient ainsi une pénombre verte de lueur sous-marine, et Jean Trégor pensa une fois de plus à Morgane la Fée, qui possédait entre autres domaines un château de verre au fond de l'étang du Pas-du-Houx, dans cette même forêt de Brocéliande, dont le val n'était qu'une énorme ramification. Ce palais sous les eaux devait être quelque

chose de semblable avec Morgane en plus, car ici la plus grande solitude régnait. Et cependant à ce moment, près de lui, une branche craqua et un bruissement léger dans un taillis le fit s'arrêter. Peut-être était-ce un chevreuil ou une biche effrayée ; on remarquait à terre des empreintes de sabots dans le sol détrempe en bordure du ruisseau. D'une main il écarta les branchages ; le froissement de brindilles recommença plus fort, comme provoqué par une fuite, alors il se lança à la poursuite de cette forme invisible qui fuyait maintenant légère, devant lui.

C'était étrange et amusant comme un conte soudain réalisé. Il suivait la trace de cette « chose » insaisissable qui bondissait, rapide, à quelques mètres de lui, foulant à peine la mousse et derrière laquelle les crosses des fougères naissantes se courbaient comme pour en protéger la fuite.

Bientôt, il quittait le fond du val pour continuer sa chasse dans une gorge étroite qui montait, abrupte, enclavée entre deux saillies de roches, une sorte de ravine encombrée d'ajoncs de la hauteur d'un homme. Enfin, à la faveur d'une éclaircie, il put entrevoir la silhouette de cette jeune bête si farouche laquelle n'était autre que Gaude. Se voyant prise, elle s'arrêta sur une sorte de petit espace découvert formant palier en surplomb sur le vide, endroit curieux, emplacement d'ancienne *fouée* sans doute, où le sol charbonneux dessinait un rond noir entouré d'un cercle de hautes digitales rouges dressées comme autant de cierges étranges autour de ce reposoir drapé d'ombre.

Mi-craintive et souriante, elle haletait, essoufflée par cette course désordonnée, pendant que lui se demandait quel chemin elle avait bien pu prendre pour s'être trouvée là, dans le fond du val.

— Grand Dieu, Gaude, pourquoi cette fuite, est-ce que je te fais peur à ce point-là?

Il la tenait par le poignet, rougissante, à moitié morte de confusion, ses beaux yeux d'aventurine obstinément fixés au sol. Pour une fois, cela lui servait d'être muette, n'ayant pas ainsi de réponse compliquée ou hésitante à fournir.

Amusé et impitoyable, il ne la lâchait pas.

— Je me demande vraiment quel chemin tu as bien pu prendre pour parvenir au cœur de ce paradis terrestre ; il n'y a de sentier nulle part...

Alors seulement elle leva la tête et, sur le visage figé de sainte bretonne qu'il avait admiré un soir à Gurwan, passa un sourire ; de sa main restée libre, elle montra le creux de la ravine montante qui devait mener à la crête des collines. Mais pourquoi se trouvait-elle là? Il imagina qu'elle avait

peut-être égaré une brebis et n'y songea plus.

Elle, redevenue immobile, ne cherchait plus à dégager sa main et cela créait entre eux un silence chargé de fluide, une tiédeur pleine de sous-entendus nouveaux que Jean Trégor n'avait pas cherchée. Elle était là à sa merci, sans qu'un geste de sa part pût laisser deviner les idées qui germaient dans sa cervelle d'oiseau ; confiante, craintive ou prête à tout ? Il l'ignorait, mais il savait qu'en l'attirant simplement entre ses bras, il aurait pu l'étreindre sans qu'elle y eût opposé plus de résistance qu'une mauviette prise entre les serres d'un épervier.

Pendant un fugitif instant, il eut envie de la saisir et d'en faire sa chose ; ce silence qui les liait devenait d'une éloquence dangereuse. Puis, tout à coup il regarda le val au-dessous d'eux, le val qui, vu de là, apparaissait à nouveau

sombre et plein de promesses magiques dissimulées dans les profondeurs de son fleuve de verdure, dont la source se perdait à l'horizon, et il laissa retomber la petite main chaude qui était restée nichée dans la sienne comme un oiseau frileux.

— Gaude, va-t'en, il ne faut pas rester là, il y a de mauvais esprits qui rôdent!...

Il dit cela sur un ton plaisant pour ne pas l'effrayer et, brusquement, la quitta en dévalant la ravine qui rejoignait le cœur du val.

Là, il reprit le sentier en marchant plus rapidement, comme quelqu'un qui va vers un but.

VII

— Je n'ai jamais rien vu de plus étrange que cet endroit, disait Jean Trégor à la dame de Gurwan en désignant, très loin au-dessous d'eux le Val-sans-retour, où la verdure des arbres semblait de cette hauteur un mystérieux liquide figé en plein bouillonnement. J'ai pénétré là l'autre jour pour la première fois, après deux autres vaines tentatives, l'entrée paraissait m'en être refusée. J'ai été obligé de me donner beaucoup de mal !

Marie Ragon, assise sur sa roche grise, regardait au loin, puis, au bout d'un instant de silence, comme après s'être recueillie, elle dit :

— Il faut en effet se donner beaucoup de mal pour pénétrer là.

Il était venu la rejoindre dans son coin de prédilection et lui dire adieu avant de repartir pour Brest, son port d'attache habituel, où le rappelaient ses fonctions d'avocat. Une vraie tristesse l'envahissait à l'idée de quitter ce pays pour aller de nouveau se plonger dans le mouvement et les affaires. Il retrouverait là-bas les dossiers trop nombreux de causes sans intérêt, les préoccupations routinières de son métier et, par-dessus tout, l'implacable lourdeur de ce ciel bas, étouffant, dispensateur de spleen et de découragement. Non, vraiment, il n'avait guère envie de s'en aller.

— Je voudrais maintenant vivre ici, madame Ragon, au centre de cette paix somptueuse, dans ce silence chargé de souvenirs, en m'assimilant à tout ce prodigieux décor avant de me mélanger un jour à la terre qui le porte...

Il se tut, et pour un moment son

regard prit une expression amère, comme si, à travers ses yeux de jeune homme moderne, toutes les âmes des ancêtres, des vieux Celtes rudes aux Latins civilisés et conquérants, avaient considéré ces lieux avec le regret de ne pouvoir rester revivre là, en la personne d'un dernier des leurs.

— Je suis allé très loin, l'autre jour, si loin que j'ai cru ne jamais pouvoir rentrer avant la nuit...

— J'espère que vous n'avez pas fait de mauvaises rencontres, au moins ? s'enquit Marie Ragon.

Un instant sa question le surprit ; est-ce que par hasard la jeune Gaude ?... Mais elle était muette et il était bien peu probable qu'elle eût transcrit leur aventure sur un bout de papier.

— J'ai vu des tas de choses, au contraire, mais pas un homme ; j'ai aperçu près d'un ruisseau une biche qui s'est enfuie à mon approche et, dans le ciel,

deux buses et un aigle, Jean-le-blanc, qui traçaient des spirales sur le vide. J'ai continué à longer le val tout droit devant moi pendant une très longue distance, sans jamais en trouver la fin.

— C'est peut-être bien que ce val n'a pas de fin, mon jeune seigneur ! suggéra Marie Ragon avec un demi-sourire.

Mais Jean Trégor reprit :

— Je suis passé par des sous-bois ténébreux qui se succédaient sans qu'il y en eût deux pareils. J'ai traversé des clairières jonchées de fleurs blanches et deux couloirs de verdure où l'on ne pouvait avancer qu'à gué en plein milieu d'un ruisseau qui s'étalait en nappe pour embarrasser l'aventureux promeneur. A un certain moment, je me suis trouvé sous une voûte de feuillages très denses, où les troncs des arbres massifs et sévères faisaient penser aux piliers d'une cathédrale oubliée. Je crois qu'autrefois il dût y avoir des hommes à

habiter ces endroits ; j'ai remarqué que le val était composé de trois plans étagés, de trois chaussées énormes qui semblent avoir été élevées de main d'homme...

D'un mouvement brusque, comme saisie, la femme s'était tournée vers lui, les sourcils soudainement froncés, sous la lourde couronne blanche de ses cheveux, dénotaient une inquiétude sourde et lentement, après avoir balbutié quelques paroles inintelligibles, elle observa :

— Il ne faudrait pas s'occuper ici de certaines choses, Jean Trégor ; vous êtes jeune et fougueux, vous allez trop vite, oui, trop vite... Alors ne parlez plus de cela, voulez-vous ?

Étonné, il n'osait plus dire un mot ; que signifiait cette interruption brusque à son enthousiasme ; pourquoi ne pouvait-il parler librement de ce qu'il avait vu ? Cela jetait subitement entre eux

une contrainte. Il tenta cependant de placer une question :

— Mais enfin, madame Ragon, pourquoi ne puis-je vous demander ce que signifient...

— Parce qu'en ce moment il fait jour, monsieur le prince d'Armor, et que pour allumer la lumière, il faut attendre la nuit.

— Mais alors, si je venais un soir, vous consentiriez à m'expliquer...

— Je n'ai rien à expliquer, non ; il ne faut plus me poser de questions, mais puisque le val vous intéresse, je vais vous en montrer d'ici les points principaux.

Il n'insista pas. Marie Ragon détournait sa curiosité et il comprit qu'il n'obtiendrait pas un mot de plus sur ce qui l'intriguait.

Dressée toute droite dans sa robe grise, elle s'était approchée du bord de l'abîme et désignait du doigt les proémi-

nences rocheuses et les petites vallées adjacentes au val qui s'étendaient à perte de vue.

— Sur le côté droit, en remontant le val, il y a *les vallées* et sur le côté gauche, *les valés*.

En disant cela, elle martelait les syllabes pour leur donner toute leur valeur, et dans son immobilité grise, elle semblait un cromlech doué de la parole. A sa bizarre révélation, Jean Trégor pensa qu'il en était ici de même que dans les petites chapelles de campagne, où se trouvaient d'un côté la travée réservée aux hommes et de l'autre celle réservée aux femmes.

— En face de nous, cette crête que vous voyez est la cime de Rocco ; l'autre plus loin est le rocher de la Goule-auloup ; c'est par là que se dressait autrefois un des châteaux de Merlin l'enchanteur ; il demeurait ainsi à l'entrée du val et toute la région lui était soumise. En

continuant on trouve la vallée dite du Bois-brun, parce que lorsque le sang sèche, il devient brun, et qu'il y avait là un puits où l'on lançait les gens, pour ceux-là c'était vraiment le Val-sans-retour ! Lui faisant vis-à-vis se trouvent la Grée du Mrecrep qu'on aperçoit d'ici, et la Mauvaise Grée. Beaucoup plus loin, en face de la grande vallée de Mouillecroute, qui était autrefois une des routes que prenait le roi Arthur et sa suite pour venir voir Merlin, il y a le Rocher Rouge, endroit d'où l'on jetait des sorts, puis le val continue par la vallée de l'Écuyer, où se faisaient les grands enchantements sur les personnes en groupes.

— A ces enchantements, madame Ragon, vous y croyez ?

A la question directe, la vieille femme opposa le regard droit de ses yeux clairs.

— Les savants très réputés de notre époque scientifique appellent cette fa-

culté le pouvoir hypnotique. Le don de suggestion sur des individus ou sur des ensembles de gens a toujours existé, les mages de tous les pays s'en sont en tous temps servi comme de moyens pratiques pour augmenter leur puissance et réaliser leurs desseins. Merlin ne faisait pas autrement. Actuellement, l'envoûtement des animaux dans les campagnes n'est qu'un reste vulgaire de ces coutumes occultes ; il n'y a là rien de bien extraordinaire, Jean Trégor !

Elle souriait d'un air léger d'ironie qui le confondit et le rendit moins inquisiteur. Elle s'était exprimée si simplement qu'il ne comprenait plus son étrange réserve du moment précédent ; il pensa que, peut-être, il ne s'agissait pas des mêmes questions.

— Je me demande comment j'ai pu ignorer si longtemps l'âme de mon pays, s'étonna-t-il.

— On n'ignore rien autant que ce qui nous touche directement !

— C'est peut-être bien ici, au milieu de ce chaos splendide et désert que l'on pourrait trouver le bonheur de vivre. Ma part à moi, c'est la cohue des villes, la vaine rumeur des foules agitées loin de toute paix.

Il se tut, redevenu triste devant le prodige immobile du décor qui les entourait, puis il conclut :

— Oui, le bonheur doit être ici !

— Il n'y a pas d'endroits de bonheur, trança Marie Ragon, le bonheur est un état que l'on transporte avec soi comme un vase d'or sur sa tête !

Voyant qu'il l'écoutait attentivement elle continua :

— Une seule condition est nécessaire à cela : la liberté. Il faut être libre comme le vent des cimes qui caresse les herbes et use le roc. Il ne faut être enchaîné ni par le corps ni par l'âme, ni par le

passé ni par l'avenir, et alors seulement on goûte le présent ainsi que du miel frais.

— Mais il faudrait rompre toutes les chaînes, les obligations terre à terre et, chose plus difficile que tout : chasser le souvenir ; cela me paraît impossible à réaliser, madame la fée, surtout à notre époque...

— Il n'y a pas d'époque dans l'infini, et celui-là peut tout, qui désire assez fortement.

Elle parut réfléchir et reprit :

— Il y avait autrefois, du côté des Montagnes Noires, un homme qui habitait avec sa famille une pauvre mesure au milieu du pays triste et désolé ; ils vivaient là une existence morne, sans espoir. Or, un jour que cet homme se trouvait sur le pas de sa porte à rêver, il vit passer sur le chemin devant sa maison, un inconnu à la figure éclairée d'une joie infinie ; il courait en tenant

une branche de pommier où pendaient des pommes d'or, et celles-ci tintaient si merveilleusement que l'habitant des Montagnes Noires se leva d'un bond et suivit l'inconnu en oubliant sa maison triste, sa famille et son existence sans espoir !

Elle ne disait plus rien, maintenant, l'étrange vieille femme, et les derniers mots de son récit chantaient dans le cerveau du jeune homme comme les derniers échos d'une plainte lointaine dans le silence de la tombée du jour.

Il se leva, tout remué d'une inexplicable angoisse et, penché vers elle, lui fit ses adieux.

— ... Quand vous reverrai-je, monsieur le prince d'Armor ?

— Je reviendrai sous peu, madame la fée ; lorsque l'on a entendu le son de votre voix, on ne saurait rester longtemps sans rechercher son charme.

— ... Oui, les pommes d'or ! conclut-elle avec un sourire.

Puis, alors qu'il s'éloignait, elle ajouta :

— Lorsque vous reviendrez, il faudra traverser cette lande, là-bas, celle couverte de bruyères blanches, parce que marcher sur leur blancheur fait oublier le passé.

La distance qui les séparait et la pénombre du crépuscule envahissant semblaient l'avoir à nouveau transformée en pierre sous le lichen gris de sa robe, et Jean Trégor pensa qu'il était prisonnier d'un charme inexplicable.

VIII

Sur la grande route grise et déserte qui passait par Loudéac s'en allant vers Brest, la voiture rapide de Jean Trégor rongeaient les kilomètres.

Combien de fois il avait parcouru cette route depuis dix longues années, il n'aurait pu le dire, mais il connaissait tellement chaque nuance et chaque courbe de cet itinéraire toujours semblable, que sa voiture avançait à une vitesse presque jamais ralentie en traversant les bourgs et les villages, pareille à une petite locomotive délestée de ses wagons.

Jusqu'à Loudéac, le paysage était quelconque, mais plus on progressait vers le Finistère, plus il s'enrichissait de vallonnements capricieux, d'horizons

étendus. Les premiers contreforts des Montagnes Noires apparaissaient sur la gauche et, à partir de Carhaix, vieille ville gallo-romaine, tout semblait plus étrange, tourmenté, plein de « dessous », pour devenir grandiose et imposant dans la région des monts d'Arrée, d'où l'on pouvait de certains points, par ciel clair, apercevoir au loin la rade de Brest et un immense panorama circulaire.

Alanguï par le bercement monotone du véhicule et le vrombissement sourd des six cylindres bien réglés, Jean Trégor se laissait envahir par une torpeur animale que favorisait encore ce glissement souple entre les deux épaisseurs d'une route unie, devenue noire, et d'un ciel gris très bas qui tamisait le jour comme d'un voile épais. Ce ciel gris endeillant toute chose, accentuait l'impression de sa solitude pendant tout le long trajet qu'il avait à faire. Parfois, pour rompre

ce silence trop oppressant, il offrait une place au premier venu s'en allant dans la même direction que lui et, pendant quelques kilomètres, il se procurait ainsi l'illusion furtive d'une présence, malgré l'échange obligatoire de paroles insignifiantes.

Cette route sombre sous un ciel terne, c'était un peu l'image de sa vie présente, route sans heurts mais sans lumière, dont il connaissait d'avance tous les contours indéfiniment les mêmes, qui pouvaient se résumer bourgeoisement en deux ou trois formules pleines d'un bon sens effrayant de banalité : « Se faire une situation » ; « se créer une famille » et « mourir honoré des siens et de ses créanciers ». Quelle horreur !

Sous un réflexe de révolte, déclenchant l'accélérateur, la voiture avait bondi à l'assaut d'une côte en S, gravissant la colline avec de brusques dérapages du train arrière dont les

roues, par saccades, tournaient à vide, comme sur une mer furieuse les hélices d'un paquebot.

Par opposition, il pensa à Marie Ragon, à Gurwan, à la vie simple et douce des campagnes. Il envia le sort d'un gars dépoitraillé qui chantait, juché sur une charrette de foin et qui le regarda de très haut, de toute la hauteur de sa charge embaumée, passer en éclair dans sa somptueuse voiture très chère. Une amertume le tenaillait ; il aurait voulu pouvoir, lui aussi, aller librement, vêtu n'importe comment, et, dans une poussée d'enfantillage, il s'imagina vauté près d'une meule de paille, sans col et les cheveux en broussailles. Des souvenirs de détails aperçus réapparaissaient à sa mémoire comme de vieilles photographies retrouvées. Il se rappelait avoir vu, sur une autre grande route, aux environs de Ploermel, un uocple de jeunes paysans en train

d'échanger des propos souriants au centre d'un merveilleux cadre d'ajoncs et d'aubépines. La fille, très belle et racée, blonde au teint pâle, riait en écoutant ce que lui disait son compagnon, un grand garçon brun, monté sur une bête sans selle, où il demeurait aussi à son aise que cet étranger au volant d'une grosse auto laquée qui les avait croisés rapidement.

Cette vision fugitive l'obsédait parfois, parce qu'ils étaient beaux, simples, et surtout qu'ils étaient deux.

Le détournant de sa rêverie, une sensation de vive brûlure à la main le fit jeter en jurant la cigarette qu'il fumait : sournoise, elle s'était entièrement consumée, entamant le daim beige de ses gants et lui mordait la peau comme une bête jalouse, oubliée. Puis le cours de ses pensées l'absorba à nouveau. Lui, toujours seul, ne serait jamais attendu par personne dans son petit apparte-

ment de la rue de Siam, au milieu des rumeurs de la ville maritime. Pourtant, il y retrouverait une chose, l'unique qui comptât encore un peu : le grand Erard d'acajou sommeillant dans un coin du studio, ce long cercueil verni dont il ressuscitait les voix endormies en d'interminables appels nocturnes. C'était là son seul refuge lorsque, complètement submergé par le poids d'une effrayante solitude, il partait en harmonie sur des rythmes changeants, vers de fabuleuses cités de songe situées en dehors du temps, et de son présent mesquin. Combien d'heures, combien de nuits avait-il passées là, déchiffrant ou composant, s'intoxiquant de musique comme on s'enivre d'une drogue ? Là-bas, sur le piano, traînant parmi les partitions de Schubert, de Ravel et de Debussy, quelques morceaux de sa composition gisaient épars, en prélude, semblait-il, d'une œuvre plus impor-

tante, qui aurait pu être mais qui restait étouffée à sa naissance, par les obligations matérielles de son existence.

La musique lui était un don naturel ; il improvisait comme d'autres chantent ou dansent, et sa technique bizarre, conçue en dehors des règles conventionnelles, enfantait des harmonies puissantes, parfois inquiétantes, qui rampaient comme des monstres fluides, ou s'envolaient avec de grands battements d'ailes. Louanges ou critiques le laissaient indifférent, parce qu'il ne puisait sa joie que dans la satisfaction profonde de créer à sa guise. Une suite d'accords assonants ou dissonants parfaitement ciselés le grisait aussi complètement qu'un bouquet de parfums ou qu'un brutal cocktail.

Il se souvenait des paroles de Marie Ragon, un jour qu'il lui parlait de son art : « Autrefois, au pays gallois, avait-elle dit, trois conditions devaient

être remplies, en fait de règles musicales, pour la consécration des bardes : il fallait que leur musique put attirer les larmes, susciter le rire et procurer le calme du sommeil. » S'il n'avait eu sur ce point sa libre conception, celle-là lui eût suffi, car il pensait que rien n'était plus probant que les réactions humaines. A part sa musique, il ne possédait rien d'autre que le précieux et inutile fardeau d'une jeunesse sans essor.

Si étonnant que cela pût sembler, il n'avait pas d'amis, seulement quelques relations disséminées, qu'il voyait rarement, parmi lesquelles, deux ou trois musiciens et une exhubérante et tenace étrangère rencontrée un été au Conquet. Tout cela était vain, superficiel et l'état de son existence assourdie, comme ralentie, ne devenait jamais si symbolique que certains soirs de lassitude extrême, où, allongé sur le divan d'angle du studio, baigné par les reflets bleuâtres

d'une lumière voilée, il s'endormait, ayant à ses pieds un grand barzoïl blanc qui veillait sur son sommeil avec cette même pose hiératique que celle de ses ancêtres, les lévriers de marbre des vieilles tombes ducales, dont le silence vigilant guette dans l'infini.

IX

Il est assis devant son piano. Comme un homme caresserait les dents découvertes d'un gros animal immobile, ses paumes s'appuient sur les touches ; il cherche un air figé en son souvenir qui ne veut plus sortir ni de son cerveau ni de la mâchoire froide et luisante, peut-être vernie de bave de ce fauve apprivoisé, le grand piano à queue.

— Jean, vous ne m'écoutez plus, ô pourquoi?...

La voix vient du divan, là-bas, le grand lit profond, sorte de lac de soieries vertes et violettes, où traînent en vagues molles des coussins, des dentelles et quelques poupées d'étoffe, petites nageuses aux prunelles exorbitées guet-

tant les gens qui les lorgnent. L'étrangère les domine.

— Je ne peux déjà guère m'entendre moi-même, ma chère amie ! Si je vous ennue, vous savez que je ne vous retiens pas, au contraire...

— C'est ça ! Dites-moi donc de m'en aller.

— Je ne l'ai pas dit.

— Vous l'avez pensé.

Le « prince d'Armor » se lève, excédé. Sa grande silhouette se découpe, toute noire, sur le fond blanc de la croisée ancienne à petits croisillons voilés de toile de soie ivoire. A contre-jour, on ne voit point ses traits. Ses yeux sont deux trous d'ombre où stagne un reflet de dur acier. Toute sa jeunesse disparaît dans l'acuité fixe, presque féroce, de ce regard concentré, volontaire, dangereux. On sent qu'il est irréductible comme le sont souvent les enfants rageurs grondés par leurs parents, les enfants tôt grandis

dans une colère muette inexplicable. Aussi bien, ils se jetteront à l'eau, mettront le feu à la maison, lanceront l'encrier à la tête du professeur ou insultent la bonne. Et ce sont cependant des enfants très bien élevés. Pour comprendre absolument ces enfants-là, surtout lorsqu'ils sont devenus des hommes, il faudrait se rappeler des heures de guerre, une tension d'esprit causée par un problème d'algèbre ou bien des soirs lourds de désœuvrement et de solitude. Qui peut dire de quelles complexités se fabrique l'animal humain peu à peu se développant au profit ou au détriment de sa cérébralité? Celui-là est un prédestiné! Par sa race et par son caractère, il se sent libre, malgré toutes les entraves de la naissance, de la fortune. Il aspire au mieux par esprit de révolte, mais il ignore pourquoi il doit se révolter. Ce qu'il voudrait, c'est un adversaire digne de lui, autant que

possible. Une lutte acharnée ressemblant au combat antique des héros qui se félicitent de leur courage après s'être écharpés, d'ailleurs bien inutilement. Les coqs muants, ont de ces irrésistibles poussées d'instinct... La femme qui est là se montre d'une essence très différente de la sienne. Et puis elle s'est avisée d'un jeu qui lui déplaît, simplement parce qu'il ne s'en est pas soucié le premier. L'homme est sournoisement hostile à l'attaque imprévue de la femelle. Il ne lui paraît pas rationnel (et il a du reste raison) qu'on l'attaque dans ses œuvres vives, lorsque son moi intime n'a pas décidé d'une riposte prévue d'avance, donc à peu près consentie.

Toute la psychologie du désir est là :
Je veux parce que je devine que tu veux aussi, mais je ne veux plus parce que tu veux me forcer à vouloir.

Et puis, autre chose encore ! Jusqu'ou

ça peut-il bien aller, une femme comme ça? Curieux !... La femme « comme ça » n'est plus très jeune et n'est cependant pas assez expérimentée pour savoir de quel bois faire flèche. Américaine du Sud aux origines mêlées, elle tient à la fois de l'Espagnole et de la femme peau-rouge. Butée comme une pouliche sous un harnais trop lourd, elle a des yeux sombres, allongés, au regard obsédé, trop fixe sous la laque bleu-noir des cheveux tirés en arrière. Son teint sans fraîcheur particulière, s'ombre d'olivâtre à la hauteur des tempes et au creux des joues. Peut-être est-ce une de ces candidates à la maladie de foie par tourment d'amour ! Femme instruite et désœuvrée, elle a essayé de beaucoup de distractions plus hautes pour, finalement, prendre la mauvaise route. Elle est tombée là, prise au piège de son inertie, sans aucune réaction de volonté. Mariée très mal, pas mère et trop riche

pour se séparer complètement du monde cosmopolite qui est le sien, elle s'est laissée aller aux mauvaises passions de son tempérament non réglé, par une plus naturelle dépense d'énergies. Elle a rencontré Jean Trégor dans une société exhalant un ennui mortel. Comme il est beau, s'ignore et se montre violent, révolutionnaire, toujours d'un avis opposé à son milieu, il lui a plu et elle l'a écouté d'abord comme savent écouter les femmes qui ne connaissent qu'un genre d'application à toutes les théories : « le baiser » (malheureusement il y en a d'autres !). Ce n'est pas une courtisane, ce n'est pas une épouse et ce n'est pas une fiancée possible. Alors ? Tout pourrait s'arranger avec un homme vulgaire et ce serait peut-être la simple passade qui calmerait tout, le feu de paille purificateur ; mais... Jean Trégor n'entend rien. Il aime la musique, le mystère des légendes, le vent dans la forêt, les

fleurs inconnues et les pays lointains. Il aime ce qu'il n'a pas, ayant beaucoup de choses à sa disposition, il veut intensément des aventures non vécues et il écoute des voix ; intellectuellement c'est un « Jean d'Arc » ! Mais il n'a pas la vertu nécessaire pour se sacrifier, s'abaisser ou se contenter d'une pâture ordinairement satisfaisante. Aucun apaisement ni pour lui ni pour l'ennemi ! C'est la guerre sur le sentier de l'amour et toutes les ruses de l'apache (indien ou parisien) il les aura ! C'est amusant, indigne d'un homme sérieux, mais cela fouette sa vie d'un fouet vinaigré qui lui stimule les reins. On ne sait pas très bien jusqu'où les hommes livrés à la vie sournoise des mondains provinciaux peuvent parvenir sur ce sentier de la férocité inassouvie. On en connaît qui tuent pour se faire la main, d'autres qui violent des petites filles...

Jean Trégor, lui, a le délire de l'impos-

sible et le *possible* est son ennemi né.

— Jean, murmure la femme tassée sur elle-même au milieu des coussins et des poupées éparses, Jean, je vous assure que vous avez tort ; je vous aime depuis si longtemps que vous devriez comprendre que ma tendresse mérite une récompense.

— Vous avez tort, vous, depuis si longtemps, gronde le jeune homme, que je vous trouve tout juste bonne à punir ! Et puis vous racontez des histoires qui ne sont pas vraies, pas intéressantes et surtout très ennuyeuses pour les voisins ; vous feriez battre des montagnes.

— Jean, il est inadmissible que vous ne me compreniez pas.

— Je vous comprends très bien, mais je ne vous admettrai jamais, ça c'est certain.

— Voyons, c'est affreux ! Quel homme

êtes-vous donc... puisqu'un jour viendra...

— « Parfum d'Arys » ! siffle ironiquement Jean Trégor, qui joue avec une cordelière retenant une étoffe brodée, sorte de châle espagnol qui drape la muraille à gauche de son piano.

Le studio est un salon gris, à frises rouges, fleurs de pourpre baignées d'un soleil couchant très intense. Les deux grandes fenêtres à impostes cintrés ne versent plus qu'un jour louche, trouble. Ce salon est pris entre deux vieux murs de maison très ancienne, un de ces sombres hôtels de Brest qui sont comme des tours de châteaux forts se cachant entre des constructions plus modernes et semblant réserver les trésors de leurs styles, au milieu du saindoux de l'époque des arts nouveaux, aussi nouveaux que franchement absurdes. Les bibelots abondent, autour du couple si singulièrement désassorti, des verreries fines

de Venise et des tableaux d'écoles perturbatrices. Il y a là quelques photos près de lampes veilleuses à la lumière tamisée, des tables si légères qu'elles paraissent plier sous le poids des grands livres de luxe, et sur un meuble trônant dans une niche d'ébène, un petit Bouddha contemplateur au sourire énigmatique et distant. Chaises et fauteuils sont poussés un peu brutalement par Jean Trégor ; il est devant le divan où gît la femme énamourée. Il la contemple sans aucune indulgence. L'amour, *cet amour-là*, ne peut embellir que ceux qui savent s'en servir. Or, il enlaidit cette femme à cause même de son manque d'expérience professionnelle. La femme qui n'est pas une rouée, se sent envahie par la passion qu'elle ne peut pas maîtriser, comme un malade par une crise et si rien ne dénoue la crise, elle est la prisonnière de son propre délire : ça devient incohérent. Qu'on imagine

un insecte pris à la glu : il est visqueux, répugnant et il a beau se mourir, il ne peut que dégoûter. Il faudrait, pour compatir à son agonie, le dévouement éclairé de ces vieux collectionneurs de « carabes » qui savent que ces espèces de coléoptères carnassiers sont toujours ignobles quand ils sont renversés sur le dos, mais mis sur leurs pattes... « par des arguments appropriés », ils ont d'assez jolis reflets de bronzes patinés de vert-de-gris.

Le crépuscule saisit Jean Trégor aux épaules, comme un complice le poussant vers le crime. Il ne résistera pas parce que c'est un impulsif et que la femme qui l'implore, là, devant lui, a des gestes absolument contraires à ceux qu'il rêve. Si elle a le malheur de porter la main sur lui, ce sera, d'une façon ou d'une autre, la loi du plus fort et comme il n'admet pas que le plus fort puisse ne pas être lui... D'un geste brusque, non

calculé mais irrésistible, il arrache la cordelière qui retient et drape le châle espagnol contre le mur. Tout tombe, le châle avec cette corde luisante d'un étrange reflet de pourpre, puis il lève le bras, frappe la femme qui se tord sous les coups de ce fouet de soie, frappe furieusement.

... Il n'est d'ailleurs pas prouvé qu'ils ne prennent pas un plaisir secret à ce jeu infernal, mais « ce n'est pas lui » qui avouera !...

X

Bondissant de crête en roc, la petite silhouette claire de Gaude fuyait à toutes jambes devant un invisible ennemi. Un instant, elle hésita sur la direction à prendre, puis s'étant retournée, elle poussa un grand cri de terreur et se précipita à nouveau comme une folle, droit devant elle, vers le cœur de la vallée. En bas, dissimulé derrière les massifs des arbres et brusquement dérangé au milieu de sa rêverie, Jean Trégor, anxieux, observait cette course échevelée dont il ne percevait pas la cause. Gaude, les yeux hagards, dévalait la pente comme sous l'emprise d'un cauchemar. Ses deux sabots à la main, elle allait, traversant sans y prendre garde, des touffes de ronces et d'ajoncs,

glissait, tombait, s'écorchant aux pierres mais vivement remise sur pied par une peur atroce, filait à nouveau n'importe où, plus loin, toujours plus loin.

Soudain, sur le haut de la colline, là-bas, à l'endroit même qu'elle venait de quitter, une autre forme se précisa sur le bleu pâle du ciel : un jeune paysan de haute stature, dont la chevelure rousse, inculte, marquait un point d'or rouge. Il regarda à droite, à gauche, parut flairer le vent comme une bête en rut ou un carnassier sur une piste, puis ayant aperçu au loin la fugitive, il se jeta à nouveau sur ses traces en poussant un cri rauque, inarticulé.

Prompt, Jean Trégor courut en suivant le fond de la vallée jusqu'au point où Gaude venait de s'engouffrer. Elle passa devant lui sans le voir, en butant contre les souches et sauta d'un seul bond le ruisseau tout proche, tant son élan était grand. Son visage, d'une

pâleur inaccoutumée dénotait une intense frayeur. Instinctivement, il établit un parallèle entre cette poursuite bizarre, inquiétante, et cette autre toute pacifique, où il l'avait rejointe dans un creux de ravine. Cette fois, une atmosphère de danger planait comme une menace. Précipité et lourd, le galop de l'homme se rapprochait ; tout près maintenant, il se dirigeait sur le jeune homme caché par les arbres.

Ce fut une opposition nette comme celle d'un mur à la chute d'un morceau de roche le long d'une pente. Nerfs tendus et prêt à tout, mais très calme, il s'était planté devant le paysan, lequel arrêté brusquement, le contemplait, sidéré.

— ... Eh bien, mon vieux, en voilà une course, ce sont des trucs à se casser les reins, sais-tu bien?... Il suffit de trébucher sur un obstacle imprévu !...

Un peu narquois devant l'attitude

gênée du poursuivant, il sentait sa colère du moment précédent faire place à la curiosité.

Un bel échantillon de race primitive, ce grand gars à l'allure sauvage, aux traits réguliers mais durs, dont la brutalité s'accroissait sous l'acuité d'un regard singulier, empreint de défi, d'inquiétude et de férocité sournoise.

Après le premier instant de stupeur passé, voulant reprendre sa course, il essaya d'éluder les questions. Le prenant par le bras, Jean Trégor, doucement mais fermement, le retint.

— ... Après quoi cours-tu donc de si intéressant ?

Devinant qu'il était découvert, le gars tenta d'expliquer :

— ... C'était pour rire !

— ... Ah ! vraiment... Eh bien, Gaude n'aime pas rire *comme ça*, alors il faut la laisser tranquille.

Sous l'injonction brutale, le garçon,

méfiant et rusé, avait reculé de deux pas. Un instant, l'air alourdi d'effluves contraires, de silence mauvais, contint des germes de catastrophes. Face à face, ils se turent, s'examinèrent comme deux êtres de races opposées, l'un s'attachant à des détails physiques, l'autre sondant tout le chaos mental du possible adversaire à vaincre. Cédant lentement devant ce qu'il sentait d'indéfinissable pour lui chez cet inconnu surgi brusquement en travers de sa route, le gars à la toison rousse s'éloigna, le regard allumé d'une haine étrange et grommelant en sourdine.

Non loin de là, Jean Trégor, après quelques recherches, trouva Gaude cachée dans une anfractuosité de roche ; à bout de souffle, elle s'y était blottie, comptant lutter de ruse, étant la plus faible. Le bruit des pas crissant sur le sentier l'avait immobilisée d'angoisse jusqu'au moment où, reconnaissant son

ami, elle s'était senti renaître, soulagée de sa hantise.

— N'aie pas peur, Gaude, ton galant trop pressé est en fuite !

Et comme elle faisait un geste de dénégation au mot de « galant », il ajouta :

— Viens, nous allons rentrer à Gurwan : il est préférable que tu ne restes pas toute seule ici, pendant que les bêtes sauvages rôdent.

Elle parut happer ses dernières paroles et le regarda avec intensité ; ses yeux paraissaient recéler quelque terrible secret que sa voix morte ne pouvait crier. Fébrile, elle saisit le jeune homme par la main et moitié courant, moitié marchant, l'entraîna hâtivement vers Gurwan.

.
Lorsqu'ils arrivèrent au vieux manoir, ils trouvèrent Marie Ragon qui préparait le repas du soir. En voyant Jean

Trégor, elle eut une exclamation joyeuse dont il fut touché.

— Je ne me suis absenté que quinze jours, madame Ragon, mais ce furent pour moi des jours interminables ; j'espère d'ailleurs ne retourner à Brest que de plus en plus rarement...

— Mais votre travail, vos affaires ?

— Peut-être lâcherais-je tout cela pour ne me consacrer qu'à ma musique...

— Vous êtes d'une autre époque, Jean Trégor..., et ce n'est pas moi qui vous en blâmerai !

Il crut discerner une satisfaction dans son approbation.

Auprès de lui, Gaude semblait attendre qu'il parlât de leur aventure.

— Savez-vous, chère Marie Ragon, que votre val devient dangereux ?

Elle le regarda et répondit sur ce ton qui lui était particulier :

— En principe, ce que l'on ne connaît pas bien l'est toujours un peu ! Mais

dans quel sens entendez-vous que le val devient dangereux ?

— J'ai trouvé Gaude aux prises avec un homme des cavernes, qui lui faisait la cour à sa manière, c'est-à-dire en montrant les dents !

Marie Ragon, subitement inquiète, malgré le ton léger avec lequel il prenait la chose, s'informa et demanda des détails précis. A la description de l'homme roux, son ami la vit pâlir, cependant qu'elle s'adressait à Gaude :

— Mais c'est Gilles ! tu es certaine ?
Gaude acquiesça d'un signe.

Sa tante parut atterrée ; elle s'assit près de la table et réfléchit profondément.

— Je le croyais parti au service ; il aura sans doute été réformé !

— Quel est donc ce garçon dont la présence semble vous inquiéter si fort ? s'étonna Jean Trégor.

Une crispation durcit les traits de

son amie, visiblement elle souffrait de toute cette histoire inattendue, surgie comme un rappel maudit et mystérieux.

— Gilles, expliqua-t-elle, est, d'après les gens du pays, un *innocent*, autrement dit un faible d'esprit ; moi, je suis certaine du contraire ; il est intelligent mais rusé, et dangereux parce que malade...

Plus bas, elle ajouta :

— Il y a certains jours, certaines nuits où *il ne se connaît plus*, pendant lesquels il est capable de tout...

Gaude, qui avait écouté attentivement, parut attendre d'autres détails, mais ce fut en vain.

— Je vous sais gré d'avoir veillé sur Gaude, reprit Marie Ragon, elle est jeune, quelquefois imprudente et trop faible pour se défendre si on l'attaquait ; je ne veux plus maintenant qu'elle aille si loin toute seule. Tu entends, Gaude ?

Gaude, tout en ayant fort bien compris, fit celle qui n'avait pas entendu et se dirigea vers l'étable avec un seau, pour traire les vaches.

— Elle est très puérile, dit encore Marie Ragon, mais touchante parce qu'elle est une véritable enfant de la nature.

— Il est regrettable qu'elle ne parle pas et, comme son front est impénétrable, on ne peut la juger que superficiellement.

— Si cela vous amuse, proposa Marie Ragon, je peux vous prêter un de ses vieux cahiers d'autrefois auquel elle confiait ses secrets de petite fille barbare ; cela date déjà de quatre ou cinq ans.

Elle alla vers le coffre armorié, d'où elle sortit un cahier aux coins usés, qu'elle donna à Jean Trégor.

— Voilà les mémoires d'une bergère pour vous amuser lorsque vous serez

rentré ce soir dans votre château, mon jeune prince d'Armor !

Après quelques secondes de songerie, elle continua :

— Oui, une bergère, une très insouciantte petite fille qui est en somme ma seule famille puisque je n'ai pas d'enfants et que je l'ai adoptée... et voyez-vous, Jean Trégor, je suis parfois inquiète en pensant qu'elle sera mon héritière !

Jetant instinctivement un regard circulaire, il embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble très pauvre de la pièce où ils se tenaient et aussi les demi-ruines de l'extérieur, les murs croulants et le vieux porche, noble mais délabré, et il conclut en lui-même qu'évidemment Marie Ragon pouvait être soucieuse de ne laisser plus tard à Gaude, pour assurer son existence, que ces tristes vestiges.

Avant qu'il n'ait eu le temps d'exprimer son idée, elle reprenait :

— Je crains, en effet, qu'elle ne soit pas capable de profiter pleinement de *tout* ce que je voudrais lui laisser le jour où je devrai m'en aller...

Lisant sur le visage du jeune homme l'étonnement que produisaient ses paroles, elle sourit d'un air entendu et ajouta bizarrement :

— Oui, je sais, je suis pauvre de *biens terrestres!*...

Puis elle se leva, coupant court à leur entretien et prépara le couvert.

— Dinerez-vous avec nous, ce soir?

— Hélas, je ne peux pas, on m'attend et je crois bien qu'à Tréhorenteuc il n'y a pas de téléphone pour prévenir ; on serait inquiet, il me faudra donc rentrer.

Lentement, le jour déclinait, baignant au dehors les frondaisons de lumières rouilleuses pendant que le ciel passait du bleu pâle au vert.

Au loin, les bruits de la campagne se

répercutaient en échos, atténués par les brumes du soir.

Jean Trégor, après avoir promis de revenir sans trop tarder, quitta sa vieille amie. En traversant la cour, il rencontra Gaude qui l'accompagna jusqu'à la porte. Elle avait un air embarrassé qui ne lui était pas coutumier. Rendue devant le porche, elle se retourna furtivement pour voir si personne ne l'observait et rapidement, elle glissa dans la main de Jean Trégor un petit billet plié en quatre.

Lorsqu'il fut seul, il déplia le papier, une feuille de carnet, sur laquelle l'écriture malhabile de Gaude disait : « Il faut faire attention, *Gilles est un « blou »*.

XI

Majestueux et sombre, s'élevant à pic sur le haut sommet granitique qui surplombe la rivière, le vieux château de Ker-Gouet veille dans la nuit. Montant à l'assaut de l'escarpement rugueux où il siège, des touffes d'arbres se mêlent en vagues ondoyantes et bruissantes sous la brise nocturne, comme des lames de tempêtes. Autour de lui, nuit et vent caressent ses flancs rudes. Ombre puissante qui se découpe en flèche sur le ciel, il pourrait être aussi bien l'énorme épave d'une vieille galère royale, échouée sur la cime engloutie d'une montagne sous-marine. Froide silhouette, de celles qui n'attendent plus rien, forme impassible et hautaine dont les deux index dressés des tours

indiquent le vide, il fait penser au spectre grandiose et muet d'un vaisseau de songe en voyage dans le temps.

Auprès de sa masse rien ne trouble l'ombre que le constant murmure des arbres, sous le frôlement du vent ; rien ne rôde ici, aucune artère ne bat, nul être de ce monde ou de l'autre ne guette... l'impossible ou le possible ; tout dort... et cependant si les fantômes existent, ils doivent choisir de pareilles heures pour revenir errer près des maisons des hommes, ou pour apparaître, blêmes, sous un pâle rayon lunaire, entre deux buissons de rosiers blancs.

Soudain, brisant le silence, là-haut, au sommet de la plus vieille tour, celle de l'ouest, toute drapée de lierre, une fenêtre s'ouvre avec un rire grinçant de vitres secouées et projette un rayon de topaze, lumière sitôt soufflée qui laisse dans les ténèbres, une forme accoudée à la fenêtre.

Jean Trégor, silencieux, est là qui regarde au loin l'horizon, où une lueur rose s'affirme, s'empourpre et se précise de languettes d'or, gros joyau serti entre des griffes mouvantes. Ce feu, là-bas, est un incendie de forêt en pleine Brocéliande, un de ces accidents quasi-quotidiens à l'époque des tirs d'entraînement (*écoles à feu!*) qui ont lieu tous les étés au camp de Coetquidam. Celui-là flambe depuis trois jours, s'étalant, invincible et vorace, barrant l'espace d'une fumée grise très dense. Pendant la journée, Jean Trégor a facilement situé l'endroit du sinistre à l'aide de jumelles. L'embrasement a eu lieu au delà du Val-sans-retour, dans la direction de l'ouest, mais il n'y a aucun danger à craindre pour Gurwan et ses habitants, aussi leur ami contemple-t-il cette nappe de feu sans trop s'inquiéter. En plein jour, cela a l'air d'une ville qui flambe, et il se souvient avoir eu

cette même vision pendant la guerre ; se dressant, immense et lugubre en rideau gris frangé de pourpre et d'or : l'incendie de Noyon. L'homme œuvre comme il peut !

— L'artillerie est décidément une bien belle invention, conclut le « prince d'Armor » en refermant sa fenêtre !

Cet incendie-là n'est en effet que le premier ; d'autres suivront, ainsi qu'à chaque saison. Ici, le feu est une plante qui pousse vite ; en quelques secondes ses bourgeons deviennent fleurs, puis gerbes et le pollen des étincelles ne met pas longtemps à semer le désastre ailleurs, parfois à de très grandes distances. Sur la vieille terre d'Armor, tout s'enflamme promptement, les landes et les forêts comme les cœurs et les âmes.

Fatigué de contempler le brasier, Jean Trégor est retourné s'asseoir à son bureau, un vieux meuble Henri II,

épais et contourné ; il a devant lui le cahier de Gaude prêté par Marie Ragon et, pour la seconde fois, il relit les bizarres confidences de la petite fille muette devenue grande.

« Je croyais, dit péniblement l'écriture appliquée, que le soleil était le maître de la nature, je l'adorais et je croyais aussi qu'il faisait croître les plantes et les animaux et qu'il pouvait me tuer. Je le priais qu'il ne me tuât pas ; je le remerciais de ce qu'il me conservait la vie. Je lui faisais signe de la tête. Je pensais qu'il ne regardait que moi seule toujours... »

Au fur et à mesure de sa lecture, Jean Trégor assiste à la naissance d'une Gaude inconnue. Cette petite enfant au visage fermé a vécu en liberté la vie d'une emmurée. Ne pas pouvoir parler, c'est perdre le sens de toute extériorisation ; aussi Gaude, qui n'entendait guère causer du bon Dieu par sa tante, s'était-

elle inventé une religion pour elle toute seule. Fille d'une autre époque, elle avait ressuscité le culte du soleil en y ajoutant toutefois quelques petites variantes de son crû.

« Je craignais que le soleil ne me fit mourir, continue à lire Jean Trégor, et je me demandais en moi-même pourquoi il me regardait toujours. Je lui disais de regarder aussi les autres personnes. Je le priais de ne pas envoyer de la pluie, parce que je me mouillais quand je gardais mes vaches. Je m'asseyais sur le gazon et regardais le soleil parce que je voulais faire comme lui. J'aimais bien les oiseaux et quand ils mouraient j'en étais fâchée, je croyais que le soleil en était cause et je lui tirais la langue... »

— M^{lle} Ragon de la Salute tirant la langue au soleil, ou les Mémoires d'une bergère ! C'est adorable !

Renversé dans son grand fauteuil,

Jean Trégor rit à plein gosier sans souci de réveiller les rats ou les chauves-souris, habituels locataires du chemin de ronde qui fait le tour de sa chambre. Puis il conclut, soudain sérieux : « Gaude est un ange du diable ou une petite sorcière, ce qui revient au même !... » Puis, d'un coup de crayon distrait, instinctivement, il trace sur un papier qui traîne le profil de la jeune bergère de Gurwan, retrouvant son air impassible et figé, l'expression réservée des yeux et la forme allongée de sa coiffure tirée en arrière. Il recule la tête pour mieux juger ; c'est bien Gaude en effet, mais un peu stylisée. Cependant, comme il trouve le croquis incomplet et qu'il lui est difficile de garder longtemps son sérieux, il gribouille en trois traits, sur le haut de la feuille, un soleil clignant de l'œil et ajoute aux lèvres impassibles du joli profil une langue vipérine dardée vers les cieux.

— ... Voilà, comme ça j'approche de la vérité, sans aucun doute !

Le bout de papier entre les doigts, il contemple son dessin ; lorsqu'il ira à Gurwan, il l'emportera et en fera cadeau à Gaude, ce qui, espère-t-il, la couvrira de confusion.

Le tirant brusquement de sa songerie, la fenêtre mal refermée s'est rouverte avec fracas sous une poussée plus violente du vent. Éteignant la lumière toute la nuit est entrée d'un souffle dans la pièce, faisant voler partout des feuilles et des journaux. Impatienté, Jean Trégor referme tout et rallume la lampe ; mais son regard s'arrête à un bout de papier qui traîne, celui-là même où il vient de dessiner le portrait de Gaude et que le courant d'air, comme une main invisible, a changé de côté. Étonné, il reconnaît alors cette page de carnet qu'elle lui a passé en cachette à Gurwan et sur laquelle elle a tracé

de cette même écriture hésitante que sur le cahier : « Il faut faire attention, Gilles est un blou. » Avertissement puéril et mystérieux auquel il n'avait pas attaché grande attention.

« J'admets toutes sortes de sortilèges, pense Jean Trégor, mais il y a tout de même des limites... »

Son scepticisme très net pour tout ce qui touche l'occulte et l'irréel le place en spectateur vis-à-vis des croyances admises dans son pays. Cependant, certains de ses actes ne sont qu'un mélange de puérités voulues, cherchées, et de mouvements d'indifférence. Peut-être ses sautes de fantaisie ne cachent-elles qu'une grande et précoce lassitude.

De la petite pendule ancienne s'égrènent doucement deux gouttes sonores qui s'étalent dans le silence jusqu'aux recoins d'ombre de la grande pièce ; deux heures déjà !

Près du cahier de Gaude, sur le bureau, est posé le manuscrit d'une fugue inachevée dont il mettait au point les premières mesures... Ne serait-ce pas être déjà vieux que de ne plus savoir se raccrocher qu'à des sons ou à des mots?...

Au dehors, le vent souffle toujours avec force, sa violence augmente progressivement, cela doit annoncer une tempête venant de la mer. Pourtant, il semble qu'à son sifflement une autre plainte se mêle par intermittence. Jean Trégor, soudain attentif, écoute ; aucune erreur n'est possible, dans la nuit une bête hurle. Enflant petit à petit et se précisant d'aboiements rauques, le cri d'abord aigu s'affirme en chant lugubre, accompagné en sourdine par la basse d'orgue du vent dans les arbres. Autour, le silence, comme si tout était en fuite, les nocturnes envolés et le gibier terré.

Le buste penché en avant, Jean Tré-

gor guette. Il connaît tous les bruits de la nuit, souvent même il s'amuse à converser par hullulement avec les chouettes et les hiboux qui gîtent dans les troncs creux des vieux arbres voisins de sa tour. Mais ce cri-là, il ne le connaît pas ; cet aboiement rauque, étranglé, pareil à celui d'une bête prise au piège, il ne l'a jamais entendu. A de certains moments, cela fait penser à un rôle humain pour redevenir animal et s'amplifier à nouveau par saccades, menaçant et lugubre. De la campagne d'abord silencieuse, a répondu l'aboiement des chiens ; maintenant, ils font écho d'un peu partout, comme une immense meute disséminée.

Jean Trégor s'est levé ; de sa fenêtre grande ouverte par où s'engouffre le vent, il écoute d'où vient la plainte. La bête s'est rapprochée, son hurlement grandi qui résonne dans le bois au pied du roc, est comme un cri jailli du sol.

Ce hurlement-là pourrait bien être celui d'un loup ! La nuit impénétrable, sans une étoile visible, ne laisse même pas distinguer les masses des arbres. Là-bas toutefois, l'aurore factice de l'incendie au loin projette toujours sa même lueur rose ; subite alors, une explication possible surgit : peut-être en effet est-ce bien un loup qu'on entend là, une bête chassée de Brocéliande par le feu !

Promptement décidé, Jean Trégor se munit d'une lanterne, réveille en sursaut un domestique affolé et descend.

— Monsieur va toujours bien prendre un fusil, s'inquiète le valet de chambre ?

— ... Un fusil ? Pourquoi faire, grand Dieu ! Les loups ne mangent que les petits enfants, mon bon Pierre... et puis, au surplus, vous savez que je ne chasse pas !

Drapé dans sa grande cape, il prend les devants, s'engageant dans un minuscule sentier en S, qui descend à flanc

de coteau. Braquant de brefs jets de lumière, il se dirige au jugé dans la direction de l'aboiement. Encore deux ou trois cents mètres et *il saura!*...

Subitement, tout s'est tu ; paraissant flairer la venue d'un animal nouveau, la bête a cédé à la horde des chiens sa part de plain-chant. Jean Trégor, dans l'ombre, avance avec mille précautions. De temps à autre, à l'approche de ses pas, un ramier se réveille peureusement, une hullotte s'envole avec un bruit de vieux chiffons secoués.

Au bout de l'allée qu'il suit, au pied du roc, entre deux colonnades de sapins gigantesques, s'ouvre une vaste clairière, espace vide d'une assez grande étendue, d'où semble provenir le cri. C'est maintenant le silence décevant. A travers les feuillages des arbres, de l'autre côté de la rivière, venant sur la grande route, il aperçoit au loin des points de lumière ; d'autres que lui sont

donc à la recherche de l'animal égaré !

Tout proche et subit, le hurlement a repris, déchirant la nuit d'une plainte rageuse, que termine une sorte de sanglot hoqueté...

Derrière lui, le domestique, d'une voix tremblée, appelle :

— Monsieur !

— Toi, mon vieux, pense le prince d'Armor, quand je te remmènerai, il fera chaud !

S'étant progressivement avancé avec des ruses de Sioux, Jean Trégor épie de tous ses sens... Oui, à quelques pas, à quelques mètres de lui est un loup, bête probablement prise au piège et qui hurle de douleur...

Encore un pas et il braquera le halo jaune de la lanterne sourde. Mais, d'un bond brusque, devant son geste, la bête surprise s'est écartée et Jean Trégor qui, du regard suit le rayon de lumière sitôt allumé, sent un grand froid le

saisir. Les yeux fixés sur l'ombre, lui qui ne se souvient pas d'avoir eu peur, fait connaissance avec l'Angoisse. L'animal qui hurlait à la mort, comme une bête blessée, *était un homme.*

XII

— Reconnaissez-vous cette jeune personne, mademoiselle? plaisante le prince d'Armor en plaçant sous le nez rose de Gaude le croquis tracé en trois coups de crayon.

Elle qui tricotait, s'est arrêté net et passe du rose au rouge-brugnon. Il sait donc l'histoire de ses prières au soleil, son ami, le monsieur Jean qui se moque d'elle en souriant malicieusement? Se ressaisissant, elle hausse les épaules et lève les sourcils d'un air qui veut dire : « Je ne comprends pas du tout ! » et, fébrilement, elle reprend son tricot qui, dans son émotion, s'est démaillé d'un rang.

Autour d'eux, dans le cadre grandiose du val, l'atmosphère serait exquise s'il

n'y avait pas cette odeur de roussi que le vent apporte par rafales, comme pour leur rappeler que là-bas, à deux kilomètres à peine de leur quiétude, tout grille, flambe et crépite. L'endroit où ils sont est une sorte de renforcement abrité qui surplombe le « Miroir-des-Fées » ; de là, Gaude surveille ses brebis. Mais, depuis qu'elle a vu le dessin de son ami, elle s'est brusquement renfrognée et sa physionomie a repris cet air impassible et sans vie, qui, au début, étonnait Jean Trégor.

Voilà que tout tout-à-coup, sous l'emprise du regard qui la scrute, mi-plaisant et sérieux, elle perd à nouveau contenance, le malencontreux tricot tombe, et le joli visage ruisselle de larmes comme sous une pluie de printemps.

— Mon Dieu, Gaude ! Qu'est-ce que tu as ?

Affolée de la voir ainsi bouleversée

par sa faute, il s'accable de mille raisonnements trop tardifs.

Ce qu'elle a? Le sait-elle au juste?

Les sanglots ont en tout cas cela de bon qu'ils expriment ce qui est l'*inexprimable*, surtout pour une muette! La femme la plus loquace n'est jamais si éloquente que lorsqu'elle se tait... pour pleurer.

Désespéré pendant une seconde, il s'est ressaisi et, comme sa spontanéité ne connaît pas de demi-mesures, il s'est approché de la désespérée et entoure ses épaules d'un bras fraternel.

— Gaude, voyons, ça ne tient pas debout de pleurer comme ça... Écoute, je te demande pardon de ce que j'ai fait, c'est criminel, abominable, etc... Maintenant, ramasse ta rosée, petite fraise des bois, sans quoi je rajoute des larmes au dessin!

Mêlé aux pleurs, Gaude a un rire convulsif, le nuage est passé. A l'aide

d'un grand mouchoir bis, tout bariolé, qui a l'air d'une nappe à thé, elle fait le ménage de sa frimousse de jeune sainte et martyre. Avec des gestes extraordinairement *directs*, elle frotte ses yeux et surtout son nez, comme si elle fourbissait des cuivres ; c'est énergique et implacable. Que ses manières sont donc loin du geste obsédant des « jeunesses » urbaines affligées du tic de la houppe, de l'énergique manie de l'éponge poussiéreuse perpétuellement en action.

Le visage de Gaude est luisant comme une belle pomme à la peau fine et tout son être répand un parfum de pain bis et de framboise. Ainsi que toutes les paysannes, à trente ans, elle aura l'air d'une vieille femme, mais en attendant, elle est une merveille très réussie.

Le regard plongeant vers le « Miroir-des-Fées » elle pousse un gros soupir et renifle encore deux ou trois fois.

Alors, pour lui faire oublier son chagrin, Jean Trégor la prend par le bras en lui indiquant le fond du val.

— ... Viens, Gaude, allons faire un tour ; à la seconde chaussée de la vallée, il y a des colchiques, des « belles-toutes-nues », si tu préfères ; nous en ferons une provision ; tes moutons, pour une fois, se garderont bien tout seuls...

Il a l'impression de parler à une enfant, de consoler une toute petite fille ; sa présence naïve le rajeunit, il se sent devenir aussi simple que tout ce qui l'entoure, en liaison étroite avec ce roc couvert de bruyères ; il est brusquement aussi *naturel* qu'un de ces jeunes chênes qu'il aperçoit à ses pieds, ou que ce ramier qui passe très haut, brassant l'air avec plénitude et confiance.

Gaude, devant lui, saute comme une chèvre ; il n'y a plus ni peine ni douleur, elle rit à tout ce cadre immense qui la

met en valeur sans qu'elle s'en doute, la petite figurine dont la fraîcheur est d'autant plus charmante qu'elle l'ignore.

Combien elle a changé, Gaude, depuis qu'il la connaît ! Cette impassibilité qui la rendait étrangère à tout et à tous a disparu ; maintenant elle semble s'être éveillée à la vie ; seules demeurent incompréhensibles, pour Jean Trégor, ses sautes d'humeur subites et cette étrange nervosité.

Devant eux, un sous-bois de grands saules oppose sa fraîcheur à la lourdeur de l'air surchauffé, leurs branches s'enlacent vers le faite, forment des ogives dont la suite assombrie ressemble à des couloirs de couvent ou à une bordure de cloître. Ils sont passés tout près de là, l'autre jour, lorsque Gaude était poursuivie.

— .. Tu n'as pas peur, Gaude, aujourd'hui ?

La petite a levé la tête, son regard

guetteur s'est voilé d'une ombre, pendant qu'il continue :

— Avec tout ça, je ne sais pas pourquoi Gilles est un *blou*, ni pourquoi il t'a fait si peur ; ta tante m'a bien promis de tout m'expliquer, mais je ne sais encore rien !

Son sourire moqueur l'interroge un peu cruellement ; c'est un jeu auquel il ne résiste pas, quoique bon. Mais, à ce jeu-là, un garçon n'est jamais le plus fort, même devant une petite paysanne muette, car il se forge des armes contre lui-même.

Gaude a été brusquement reprise de l'idée qui la terrorisait, de cette frayeur cachée qu'il ne comprend pas.

— Allons, Gaude ! décidément je suis bien maladroit ! D'abord, lorsqu'on a la chance de posséder une tante qui est aux trois quarts sorcière, on ne devrait avoir peur de rien !

Il l'a reprise contre lui, délicatement,

comme on protégerait un oiseau de l'orage. A ce moment, le plus naïf des deux est peut-être bien lui, car il est encore sans arrière-pensée et son geste est chaste. Cependant, autour d'eux, tout se meut amoureusement et sans arrêt, sous l'écorce des arbres les lentes pulsations de la sève ne cessent de battre au milieu d'un silence de temple. C'est un impondérable mais formidable courant cosmique qui glisse, sournois, les frôlant, pareil à un rapide près d'une barque sans amarre. Subitement alors, il voit le danger et l'enfant qui se réfugie en lui, la petite bergère aux mouvements trop dociles, toute prête à se métamorphoser en femme.

Pendant un instant deux élans s'opposent en lui, un reflet de l'éternelle question : savoir ce qui est le bien, savoir ce qui est le mal. Est-il mieux de laisser les fleurs à leur sort qui est probablement d'être piétinées

par des rustauds, ou est-il préférable de les cueillir au passage?

La tête touchant son épaule, Gaude demeure passive, n'osant le regarder, immobilisée par son étreinte.

Lui ne dit plus rien, parce qu'il la respire avec une délectation inconnue ; il lui semble tenir toute la Bretagne sur sa poitrine, contre son cœur. Il ne réfléchit plus et se laisse prendre par le charme un peu âpre qu'elle dégage.

— Gaude?...

Relevant le front, elle a fixé sur les siens ses yeux piglés d'or, elle espère quelque chose qu'elle ne définit pas, mais que son instinct lui fait attendre.

Doucement, deux lèvres se sont abattues sur les siennes, dans une chute d'oiseau-pêcheur enserrant sa proie, pour la ramener précieusement, vers un point de l'infini qui domine le monde.

XIII

A mi-voix, dans la pénombre de la grande pièce de Gurwan, Marie Ragon parlait :

— Puisque je vous l'ai promis, Jean Trégor, je vais vous dire ce que c'est qu'un *blou* ; je ne tenais pas à raconter toutes ces choses, mais étant donné ce qui vous est arrivé l'autre nuit, je ne peux plus me taire !

Son front soucieux laissait lire une contrainte, une sorte de gêne, qui ralentissait sa parole.

— Tout est vieux ici, reprit-elle, toutes les coutumes, les superstitions et les craintes ; même les folies et les malédictions sont anciennes comme le roc d'ici, ce roc rose et mauve aux tons de rêve et de putréfaction !

Son regard se perdit dans l'ombre,
puis elle questionna :

— Connaissez-vous les lais de Marie
de France?... Non ! Eh bien, il y en a
un qui commence ainsi :

*Quand de lais faire m'entremet,
Ne voil oublier Bisclaveret,
Bisclaveret ad nun en Bretan ;
Garwal, l'apelent li Norman
Jadis le poët-hum oïr
Et souvent soleit avenir
Homes plusurs Garwal devinrent
Et es boccages meisum tindrent.*

Ce lai dont le début peut vous pa-
raître un peu obscur parce qu'en vieux
français, est celui du *Bisclaveret* ou
du *Blou*.

Ici, Marie Ragon fit une pause, sa
figure se contracta péniblement et, dé-
tournant son regard, elle ajouta plus
bas, sur un ton qu'elle voulait rendre
indifférent :

— Dans le Finistère, on appelle le

blou : Den-Bleiz, c'est-à-dire homme-loup !...

Peiné de la voir si étrangement émue, il s'était approché d'elle et lui avait pris les mains, mais elle continuait à détourner les yeux obstinément vers les cendres du foyer, comme pour y retrouver les traces de vieux souvenirs consumés.

— ... Puisque vous m'avez interrogé, Jean Trégor, j'irai jusqu'au bout ! Donc l'homme-loup, qu'on nomme ici le blou, est un être humain qui, par certaines nuits, se croit véritablement changé en loup et s'en attribue toutes les particularités. Au moyen âge, on brûlait comme sorciers les malheureux atteints de ce genre de folie. Plus spécialement y sont prédestinés par la croyance populaire, les descendants de prêtres mariés, et cela jusqu'à la septième génération. Pendant les nuits de Chandeleur, entre autres, ils se changent en loups et vont

hurler avec les loups. Jadis, dans les campagnes, pour reconnaître les blous, on leur coupait un poignet pour voir s'ils avaient « le poil retourné », parce que leur peau *n'est qu'une peau de loup retournée le poil en dedans*. J'ai vu un jour, pendant mon enfance, un paysan qui criait à ses voisins de s'enfuir s'ils ne voulaient être dévorés, comme il n'avait aucunement l'apparence d'un loup, les gens du village avaient essayé de l'écorcher pour voir s'il ne portait pas le poil sous la peau... Il n'y a pas d'animal plus féroce que l'homme. Celui que vous avez vu fuir l'autre jour dans la nuit était, à n'en pas douter Gilles ; le loup qui hurlait et « l'innocent » jaloux ne faisaient qu'un !

Marie Ragon se tut, ses cheveux blancs courbaient sa tête comme une couronne trop lourde à porter ; aux coins de la bouche mince, deux traits fins dessinaient un pli d'amertume.

— ... Vous comprendrez mieux la terreur de Gaude à l'évocation de ces choses pénibles et ma propre répugnance à les raconter lorsque vous saurez que Gilles et Gaude sont cousins, descendants comme moi d'une même lignée maudite, engendrée voilà près de trois siècles, par un évêque de Vannes, infidèle à ses vœux et marié. L'innocent et la petite muette sont ses derniers louvetaux !

Elle avait lancé les dernières phrases comme on se débarrasse d'un poids étouffant et maintenant, redressée à nouveau, elle regardait son jeune ami, lui livrant toute la limpidité de ses yeux clairs. Il crut y voir briller une larme, mais, à sa surprise, elle prévint son idée :

— ... Non, Jean Trégor, je ne pleure pas, je ne pleure jamais... parce que je ne sais plus pleurer ; j'ai usé toutes mes larmes quand j'avais dix ans,

lorsque j'étais une petite fille dont les paysans s'éloignaient et les domestiques se méfiaient comme d'une *jeteuse de sorts* ; en ma qualité d'enfant d'homme-loup, je devenais femme-louve et par conséquent maudite. Il y a malheureusement parfois des cerveaux faibles qui ne résistent pas à ces sortes de persécutions abominables : Gilles en est un exemple.

Elle s'interrompit un moment pour conclure presque aussitôt en se forçant à sourire :

— Et maintenant, mon jeune prince, oubliez tout ce que je vous ai dit là, sauf cependant si cela doit vous faire m'aimer davantage et vous mettre mieux en garde contre le pauvre Gilles, qui peut être dangereux.

Pour toute réponse, Jean Trégor se leva et enserra dans ses mains nerveuses celles toutes fines de la vieille dame.

Dehors, comme tous les soirs à l'heure

de la tombée du jour, Gaude rentrait avec ses bêtes ; toute à ses occupations, elle ne vit pas partir son ami reconduit par sa tante, de même qu'eux ne l'aperçurent point.

— Jean Trégor, disait Marie Ragon avant de le quitter, il faudra que je vous parle longuement. Avant que vous ne partiez travailler à Paris, j'aurai beaucoup de choses à vous dire. Je vous attendrai dans quinze jours, le samedi de la nouvelle lune, à neuf heures du soir, sur la crête de Rocco.

En s'en allant, il se retourna plusieurs fois, elle était restée sur le pas de Gurwan et lui disait au revoir en lui faisant signe du bras, comme à un marin qui s'en va.

XIV

Jean Trégor avait progressivement abandonné son poste d'avocat au barreau de Brest. L'appartement de la rue de Siam demeurait clos et le grand piano Erard transporté à Ker-Gouet, résonnait maintenant sans cesse, du haut de la vieille tour dominant la campagne.

Dans une des grandes salles du bâtiment central, des maçons et des charpentiers exécutaient des travaux compliqués afin de creuser une énorme niche où l'on devait placer des orgues. En l'espace de deux mois, la vie de Jean Trégor changée d'orientation se dirigeait à présent vers des espoirs nouveaux, comme un navire d'abord hésitant qui capte tout à coup une brise puissante.

Cette vie très simple, très saine, s'écoulait, absorbée par son travail et ses visites à Gurwan, où il allait tous les deux ou trois jours.

Marie Ragon lui disait :

— Le travail dans le calme ne peut vous être que profitable, mais il ne faudra pas non plus oublier le côté technique de votre art, et pour cela Paris vous sera nécessaire.

Et comme il reconnaissait la sagesse de l'avis donné, il n'avait pas vu, dissimulée dans un coin, la petite Gaude pâlir affreusement. Elle s'était enfuie pour pleurer à son aise, car cette dernière menace pesait trop lourd sur ses fragiles épaules. Si ce malheur devait arriver, elle ne pouvait douter cette fois d'être vraiment maudite. Elle ne possédait rien au monde, pas même le droit de chanter pour s'étourdir et voilà qu'on lui enlevait la seule chose à laquelle elle tint, ce grand jeune

homme, son « monsieur Jean », qui lui avait révélé la vie par l'amour, un après-midi d'été, sur un lit de mousse tout jonché de fleurs blanches.

Ainsi, un jour, elle resterait seule? Pourrait-elle jamais le supporter? En attendant, elle guettait le moindre bruit sur la route qui venait de Ker-Gouet et, à chaque fois qu'il arrivait, elle l'accueillait avec un sourire qui dissimulait mal sa peur de ne plus le revoir.

Lui « l'aimait bien », sans que toute-fois il eût jamais eu l'idée de « l'aimer » tout court, ni d'y attacher plus d'importance qu'à un jeune animal affectueux qui serait venu se frotter le long de ses jambes. Cynique? Non, mais peut-être inconscient sous certains rapports. Il n'aurait pu imaginer une Gaude sentimentale et en « mal d'amour », pas plus qu'il ne l'aurait vue en « étoile » de cinéma avec la nuque rasée. Gaude était Gaude : une sorte de bibelot très au point dans

son genre, comme les bruyères de la lande ou les levers de soleil sur le val et il ne pensait pas à lui rechercher de charme plus abstrait. Les premières fois, un scrupule lui gâta le plaisir de la posséder, il songeait à la confiance que Marie Ragon plaçait en lui ; puis il pensa au jeune paysan probable, Gilles ou un autre, qui l'aurait remplacé s'il n'était pas venu et se tranquillisa par ce raisonnement un peu facile.

Un soir, voyant de sa fenêtre l'incendie de Brocéliande se propager de façon inquiétante, il se rendit rapidement à Gurwan, où le ciel illuminé d'une immense lueur rouge se chargeait de terribles et muettes menaces.

Avec Gaude emmenée au passage, il escalada une des plus hautes roches, d'où le désastre apparaissait magique et terrifiant dans toute son ampleur. Presque tout le fond du val brûlait ;

à peine la vue pouvait-elle atteindre l'autre bord entre des éclaircies de fumée. Une mer de feu aux flammes démesurées emplissait, mouvante et mugissante, l'énorme faille qui avait l'air d'une brèche ouverte sur l'enfer. De temps à autre, une langue pourpre embrasait d'un coup tout un bouquet d'arbres : le gouffre semblait habité par quelque terrifiant poulpe, une pieuvre d'or rouge dont l'insatiable fringale n'aurait pas connu de bornes.

A respectueuse distance, s'agitant vainement devant le monstre, une haie de paysans, hommes et femmes, se découpait en ombres chinoises sur la lumière, ballet d'ombres à une fête du feu, sabbat prodigieux au-dessus duquel planait un monde énigmatique de volutes grises aux formes mouvantes, s'entretenant en chevauchées, escaladant les nues au milieu d'un poudroiement de poussières d'or et de bavures sanglantes. Tout cela

était craché à la face du ciel du fond de l'ancre d'où partait un mugissement sourd, continu, lugubre comme le râle d'un monde.

Jean Trégor se retourna ; l'autre côté de l'horizon demeurait glacial, sépulcral ; l'étendue des landes, bleutées sous la très pâle clarté lunaire, s'enveloppait de lambeaux flottants de brume blanche comme d'un grand suaire déchiré. Très haute au-dessus de tout, la lune avait étrangement l'air de l'œil d'un borgne en train de se moquer.

Gaude, accrochée au bras de son ami, regardait sans voir ; seule comptait pour elle la joie de *le* sentir tout près et, se serrant contre lui, elle réchauffait son amour à sa force. Elle était gentille ainsi, animale et câline, mais « gentille » sans plus et ne pesait pas plus, au bras droit de Jean Trégor, que sa cape à son bras gauche. Lui songeait à Marie Ragon et aux belles légendes qu'il n'aurait pas

manqué d'entendre si elle avait été là. A ce déploiement de merveilles, à cette orchestration grandiose, le chant principal manquait : la voix du val, la parole de la fée.

Derrière les ténèbres, sous la couche laiteuse de la brume qui rampait là-bas au ras du sol, ce fut un autre chant qui jaillit pareil à une flèche, vers le feu. Le hurlement de Bisclaveret, de l'*homme-loup* éclatait encore une fois, faisant frissonner Gaude et immobilisant près du brasier les silhouettes paysannes dont quelques-unes se signèrent ; un vent de terreur passait sur les êtres, rendant plus tragique la magie du feu, qui paraissait subitement se rehausser d'un sens caché.

De même que pendant cette nuit où Jean Trégor l'avait entendu pour la première fois, le cri montait par saccades, en s'amplifiant comme celui des « aboyeuses » à Josselin, le jour de

Notre-Dame-du-Roncier, pendant la grand'messe, au moment de l'élévation. Mais ici, au lieu d'un chœur de folles dont les cris se seraient heurtés aux ogives d'une église, on entendait un duo prodigieux, hallucinant : le hurlement de l'homme et le mugissement de l'incendie escaladant ensemble la voûte du ciel.

Jean Trégor, enveloppant Gaude dans un pan de son vêtement, l'avait ramenée toute tremblante à Gurwan.

XV

Grâce à trois jours de pluies continues, le feu fut éteint et Brocéliande délivrée du fléau ravageur.

Sous le clair de lune, le Val-sans-retour, presque entièrement brûlé, paraissait recouvert d'un énorme crêpe. De place en place, dans le creux de la vallée, émergeaient des troncs calcinés, lugubres jalons charbonneux parsemés le long de ce chemin autrefois paradisiaque. A droite et à gauche, les contreforts de granit semblaient s'être mués en collines de basalte noire. Le val portait le deuil de son charme de vie ; un charme de mort et d'anéantissement lui succédait. Dans ce décor d'enfer, tout devenait si sombre qu'au-dessus la nuit en était livide. Au milieu de cette

désolation, Jean Trégor allait, effritant sous ses pas des brindilles cendreuse, des morceaux de branches cassées, brûlées, déchiquetées, aux formes d'os saillant sous des chairs rongées. Une odeur montait de ce charnier de plantes, de cette incinération sans limite, un relent âcre de mort végétale qui serrait la gorge. Partout un silence écrasant dominait, sans que le moindre hullulement de chouette ou le plus grêle cri de grillon en rompit l'uniformité.

Cependant, là-haut, sur cette cime orgueilleuse qui se dressait à sa droite, se détachant en pyramide sombre sur la clarté bleue de la nuit, on l'attendait.

En atteignant la crête de Rocco, il trouva Marie Ragon qui, dès qu'elle l'aperçut, pointa un bras dans sa direction, l'autre vers le disque de la lune qui montait au ciel et proféra :

— Voilà la première fois qu'à ma vue ces deux clartés-là se lèvent en même

temps !... Jean Trégor, je suis heureuse que vous soyez venu ce soir.

Ses deux mains tendues avaient serré les siennes. Comme à son habitude, elle était vêtue d'une longue robe grise, mais qui, cette nuit, se drapait sous les reflets argentés du ciel ; sa figure paraissait plus pâle et ses cheveux plus blancs.

Elle le fit asseoir près d'elle, sur la roche, et reprenant le cours de sa pensée, parla lentement :

— Oui, mon ami, mon jeune prince d'Armor, je suis tranquillisée de vous avoir près de moi, je craignais de vous voir partir vers Paris avant d'avoir pu vous parler... parce que déjà, toute ma vie durant, j'avais une crainte... celle de ne pas vous rencontrer. Est-ce que vraiment il aurait pu ne pas exister, l'être, homme ou femme, en face duquel on parle comme en face d'une roche sonore qui vous renvoie l'écho de votre

propre parole? Pourtant, tout en moi n'était plus que renoncement lorsque vous êtes enfin venu, vous qui pouvez me comprendre.

Jean Trégor l'écoutait ; il ne l'avait jamais vue si étrange que ce soir ; son regard concentré fixement sur la nuit était lourd de pensées qu'il ne pouvait définir, de secrets peut-être, de choses mystérieuses et graves à coup sûr, car sa très belle figure empreinte de grandeur reflétait l'éblouissement d'une lumière intérieure.

— Depuis des siècles, Jean Trégor, quelques vieilles familles galloises et bretonnes, dont la nôtre, les Ragon de la Sallute, se transmettent par la parole, de génération en génération, certains secrets qui ne doivent pas périr et *qui ne peuvent être écrits*. Il est temps que je pense à l'avenir, car je suis vieille et ne serai pas toujours là. Je n'ai pas de descendance directe ; j'ai Gaude, ma

nièce, une muette, et un neveu, Gilles, qui est fou. Alors, ajouta-t-elle plus bas après un instant, je voudrais que vous soyez l'enfant qui m'a toujours manqué.

Une brume, un regret, attrista son regard, peut-être une inquiétude, puis elle demanda :

— Vous voulez bien, n'est-ce pas?

— Je vous aime infiniment, fut toute sa réponse.

Sous le ciel de soie pâle, ils avaient l'air de deux figurines de nacre serties de deux cercles précieux, l'un fait de rayons de lune et l'autre de silence. Elle reprit :

— Je ne ferai que vous léguer les mystères de mes ancêtres dont les premiers étaient bardes, ainsi que vous l'êtes vous-même, sous une forme plus moderne ; plus tard, il vous faudra pareillement transmettre ces traditions à vos enfants, ou, si vous n'en avez

pas, à celui ou celle qui aura votre confiance comme vous avez la mienne. Je vous demande d'être, ainsi que je le suis, l'un des maillons d'une chaîne qui remonte dans le temps, au delà de deux mille ans. Les bardes d'alors étaient initiés par les druides ; vingt siècles plus tard, j'ai le droit, j'ai le devoir envers vous qui êtes prédestiné à grandir, de vous faire hériter de leur étrange et lourde science.

« Tous leurs efforts tendaient vers un but unique : l'élévation de l'esprit et de l'intelligence ; ils avaient le culte de la bonté et de la beauté ; ils étudiaient la philosophie, l'astrologie et les arts ; ils croyaient à l'inaltérabilité de la substance universelle, à la métempsychose et à l'éternité de l'Esprit et de la Matière.

« Les rites druidiques étaient variés ; cet ordre nombreux et tout puissant régnait non seulement dans les Gaules,

mais aussi en Écosse, en Irlande, au pays de Galles et en Cornouailles. Brocéliande abritait les cérémonies des druides et notre val est encore rempli de vestiges aux curieuses coïncidences. »

Marie Ragon se tut, cherchant à ordonner ses souvenirs ; elle avait tant de choses à dire qu'il lui aurait fallu des semaines entières de nuits semblables.

Immobile près d'elle, il respectait son silence et réfléchissait aux paroles entendues qui se gravaient dans sa tête comme les arabesques des étoiles sur le fond de la nuit. Bientôt, elle reprenait :

— Vous souvenez-vous des trois chaussées du val qui forment des plans ascendants ? Eh bien, le principe de la transmigration des âmes, qui est à la base du druidisme, se compose également de trois degrés, de trois états progressifs, et les uns ne sont que les

correspondants des autres. Ailleurs, ils sont représentés par des monuments en triple cercles, comme à Stone-Henge, dans le comté de Wilts, en Angleterre. Le premier de ces plans ou de ces cercles représente l'*Annwen* : l'abîme ou le chaos, le monde des germes, le limon d'où sortent les corps périssables enfouis dans le sommeil primitif au plus profond des ténèbres. Le second plan est l'*Abred*, l'état humain où règnent trois choses contemporaines dès le début : l'Homme, la Liberté, la Lumière. C'est le plan de transmigration dans lequel l'Etre retournera continuellement s'il pêche par *absence d'effort vers la connaissance*, par manque d'attachement au bien ou s'il cultive le mal, royaume de Cythraul. Il peut tomber dans l'animalité ou même retourner dans l'*Annwen*; ainsi l'orgueil l'y fera descendre et le réduira à nouveau à l'état de germe. Le cercle d'*Abred* comporte

la Nécessité, la perte de la mémoire, la fatalité de transgresser la Loi et la Mort. A chaque nouvelle incarnation humaine, les conditions de l'Etre sont d'autant plus favorables qu'il s'est élevé plus haut ; le Mal ne persiste pas, étant irréalité et néant.

« Trois choses doivent être acquises dans le cercle d'*Abred* : la Science, l'Amour et la Force morale ; c'est ce qu'on appelle les « Trois Victoires ». Dans l'*Abred*, l'homme doit poursuivre la réalisation de son génie, car chaque Etre a son génie propre et peut parfois le réaliser dans ce cercle. Trois conditions sont nécessaires au génie : un œil qui sache voir la nature, un cœur qui sache la sentir, un Esprit qui ose la suivre. »

A mesure qu'elle parlait, Marie Ragon traçait du bout d'un bâton des cercles dans la cendre qui couvrait le sol. Dans l'espace du premier cercle elle dessina

un triangle renversé la pointe en bas ; dans le second le même triangle la pointe en haut et, dans le troisième cercle, les deux figures enlacées formant une étoile à six branches.

— Le troisième plan, le *Gwnyfyd*, reprit-elle, est le but final de l'Être en développement ; là se trouve la plénitude de science et de sagesse et, dominant en dehors du temps : la Vie, l'Intelligence et le Suprême Amour. L'homme ne peut parvenir à ce plan au cours de ses vies terrestres pendant lesquelles il est privé de la mémoire de son passé. Après la mort seulement, s'il a pu atteindre le cercle de *Gwnyfyd*, il se ressouvient de toutes ses existences antérieures. Trois particularités marquent le *Gwnyfyd* : l'absence de mal, de besoin et de mort. Chacun enfin parvient ici à sa quintessence et possède dans toute son ampleur le génie qui lui est propre. Il a encore

le pouvoir de passer à volonté par un état quelconque afin de perfectionner son jugement par l'expérience.

La voix qui, sous le martellement des syllabes forgeait un autre maillon à la chaîne des souvenirs, s'arrêta une seconde dans la nuit pour reprendre presque aussitôt :

— Trois choses diminuent continuellement : l'Obscurité, l'Erreur et la Mort. Trois autres s'accroissent continuellement : la Lumière, l'Intelligence, la Vie, et celles-ci sont peut-être bien les plantes merveilleuses du pays *d'où l'on ne veut plus revenir*, Jean Trégor, les plantes merveilleuses du véritable Valsans-retour. »

Sous le grattement du bâton qui avait tracé des signes dans la cendre noire, de tout petits brins d'herbe verte apparaissaient comme nés d'une invocation ; incroyablement prompte, la vie remontait, pareille à un bouillonnement.

— Je vous donnerai les parchemins qui parlent de tout ce que je vous ai dit, reprit la conteuse : vous trouverez parmi eux la légende de Taliesin « au front rayonnant » qui, dès sa venue au monde, savait parler et s'écria : « Je suis bien vieux, j'ai plus de cent ans !... » Vous verrez comment il fut tour à tour un chien, un coq, un sanglier, une goutte de pluie, une lyre, un grain croissant sur la montagne...

Au-dessus d'eux la nuit pâlisait ; à l'Orient un nimbe léger de clarté rose montait, chassant les ombres.

— Il me faudrait beaucoup de nuits encore, murmura Marie Ragon, beaucoup de nuits pour tout dire !

Lorsqu'ils se levèrent pour partir, elle psalmodia lentement une mélodie lointaine, douloureuse comme le rappel d'un sourire défunt et qui semblait exhumée des landes.

Doux est le chant du joyeux barde,
Toute la nuit

Doux le repos des pasteurs fatigués,
Toute la nuit

Et pour les cœurs opprésés de chagrin

Obligés d'emprunter le masque de la joie

Il y a trêve jusqu'au matin

Toute la nuit...

XVI

C'était un lourd charriot aux roues massives et larges, qui gravissait les pentes, tiré par huit postiers bretons cabrés sous l'effort. Deux ornières marquaient la trace de son passage à même la lande que les sabots des chevaux hachuraient nerveusement. Auprès des bêtes quatre hommes s'agitaient, fouets en mains, en vociférant.

Étrange convoi que celui qui se dirigeait ainsi vers le rocher de Rocco, après avoir fait un long détour à travers des prairies. Sur le char trapu, une forme haute, écrasante, s'érigait, recouverte d'une énorme bâche ; cela avait l'aspect inattendu d'une petite chapelle dissimulée sous une grande toile ou d'un catafalque démesuré et primitif. A cent

mètres de là, précédant le groupe, Jean Trégor chevauchait au pas une fine jument noire ; par ce soir tiède et doux de fin d'été, sous le ciel d'un gris mauve lamé d'or, il avait l'air de mener quelque deuil barbare.

Mélancolique, se laissant aller à la cadence de sa monture, il songeait à la rapidité de la fuite du temps. Combien courtes étaient les heures dans ce pays de mirage ! Une semaine encore lui restait après laquelle il partirait jusqu'au printemps suivant, se plonger dans un travail de technique aride dont les éléments ne se trouvaient que là-bas, à Paris. Le propre du bonheur, même le plus simple, était-il donc de ne pouvoir durer ?

Rapidement passait dans son souvenir tout ce que Marie Ragon lui avait dit pendant quatre nuits de longues conversations, quatre nuits de révélations singulières, parsemées de légendes,

de chansons et de conseils précieux. Il portait maintenant tout cela en lui-même comme des brassées de roses jetées pêle-mêle à même un drap blanc pour une fête-Dieu.

— ... Quand vous rencontrerez la haine, Jean Trégor, vous ne la réduirez que par l'amour, car il domine tout, tandis que la haine n'est qu'un chardon sec !

« ... Lorsque l'on est grand, Jean Trégor, on doit allumer sa chandelle au soleil ! »

Elle lui avait enseigné certaines coutumes secrètes basées sur ce principe : que toute loi physique est vassale de la pensée. Mais elle ne lui avait appris ces choses qu'en dernier lieu, trouvant qu'il était dangereux de les révéler trop vite au profane même le plus doué.

— Tout existe, et dans l'ordre simplement naturel, disait-elle ; le besoin de surnaturel est un appétit primaire, que

les livres de magie plus ou moins noire suffissent à rassasier.

En remuant ses pensées, il arriva au sommet de Rocco, et fit halte près de cet endroit où il était resté à écouter Marie Ragon. En face de lui, de l'autre côté de la vallée, chaque roche, la moindre courbe de terrain lui rappelait aussi un détail, un mot, une histoire. Là, son amie lui avait raconté la légende de Merlin ; dans cet autre coin, il la voyait soignant un mouton blessé ; plus loin, du haut d'un mamelon, c'était Gaude fuyant devant Gilles, la Gaude d'alors, celle qui ressassait au fond d'elle-même des terreurs cachées. Une foule de fantômes défilait devant lui, une multitude invariablement composée de deux silhouettes toujours les mêmes. Que devenait-elle Gaude maintenant ? Depuis qu'il avait annoncé son départ tout proche, elle semblait le fuir, comme crai-

gnant à chaque fois qu'il vint lui dire adieu.

Alors que pensif, il contemplait le paysage, le groupe attelé au charriot le rejoignit. Les harnais et les traits raclaient de l'écume le long des flancs des bêtes essoufflées, qui dûrent manœuvrer encore sur le sommet du mont, pour orienter le véhicule dans un certain sens ; travail ardu et délicat, le gouffre étant à dix pas de là. Ces hommes qui risquaient leur vie et celles de leurs bêtes ne savaient absolument pas à quelle besogne on les employait, sans quoi ils eussent crié à la démence. Chargés de transporter ce monument bizarre de la gare desservant Ker-Gouet jusqu'au val, pour venir le reprendre *le lendemain matin*, ils s'exécutaient sans trop chercher à comprendre, le « jeune monsieur » passant dans le pays pour avoir parfois *des idées comme ça*, c'est-à-dire un peu sau-

grenues et totalement incompréhensibles.

Ce qu'il voulait taire avant de quitter le val lui semblait pourtant si naturel : pouvoir lui dire adieu, avec son cœur, selon sa conception et à sa manière.

Quand il resta seul, après avoir congédié les hommes et renvoyé les attelages, il s'assit sur la plate-forme du charriot et attendit que le crépuscule vint. C'était son heure de prédilection, celle des jeux de joaillerie dans le ciel, l'instant où le soleil fait « la roue » pour les étoiles timides. Dans l'air apaisé s'égrenaient des tintements de clochettes, des bribes de chants venant du côté de Tréhorenteuc, puis l'Angelus sonna doucement, par triades de coups grêles.

Jean Trégor tira des fonds de sa selle des sandwiches de pain bis, une fiole d'eau pure et dina tranquillement en regardant l'horizon s'envelopper de brumes, puis s'assombrir progressive-

ment. Il prenait tout son temps, étant dans l'état d'esprit de celui qui sait devoir découvrir un trésor au fond d'un coffre qu'il possède et qui, par un raffinement un peu énervant, en retarde l'ouverture.

Il allait s'offrir un ultime plaisir, une fantaisie de fou peut-être, mais à laquelle il tenait. Bientôt ce fut la nuit et aussitôt la lune se précisa, ivoirine et ciselée, gravissant le ciel. Lentement, la terre se drapait d'ombre, tandis que l'espace se barrait de traînées laiteuses, déployant des fastes de scintillements sur ce fond d'un bleu-noir, impénétrable comme sa raison d'être.

A ce moment seulement, Jean Trégor s'approcha du grand catafalque, de cette forme immobile de monstre assoupi, caressa la base de sa carcasse et, mettant en action à tour de bras un jeu de poulies, jeta bas la toile qui le recouvrait. Alors apparurent rutilantes, hau-

tainement dressées, de grandes orgues aux longs tuyaux pareils à des bras blancs tendus vers l'infini.

.
Ce même soir, pendant le dîner, Marie Ragon avait dit à sa nièce : « Dans sept jours, Jean Trégor sera parti, je crains qu'il ne nous manque beaucoup ! »

Gaude, sentant son cœur fondre, s'était réfugiée dans un coin sans lumière pour dérober aux regards de sa tante sa figure bouleversée. Le moment tant redouté allait donc arriver ?

Sitôt les couverts enlevés, elle se précipitait dehors ; un désespoir atroce lui tordait le cœur, elle aurait tout accepté plutôt que ce départ. Ses sanglots retenus lui faisaient comme une pierre dans la gorge, il lui semblait avoir en elle des cordes tendues à craquer. Instinctivement, alors que le crépuscule envahissait la campagne, elle

prit sa course dans la direction du val. Une irrésistible force la poussait vers lui, lui son beau jardin nuptial devenu, par le hasard des choses, un noir cimetière d'arbres et de souvenirs. Elle courait dans la nuit pour le seul besoin de s'épuiser, de calmer sa rage vaine par un effort quelconque. Ah ! si au moins elle avait pu parler ! Jamais, tant que ce soir, elle aurait voulu pouvoir crier des mots à la face du ciel pour mieux le maudire. Son rêve à peine entrevu allait s'effacer pour la laisser à nouveau seule et désemparée à sa vie monotone d'autrefois.

Si elle avait su jeter des sorts, elle n'eût point hésité à en lancer un à son ami, un bon sort naturellement, qui l'aurait à tout jamais enchaîné près d'elle ; mais trop jeune, elle ignorait « les pratiques » et restait anéantie dans son désespoir.

A cette heure-ci, Jean Trégor devait

être chez lui, à Ker-Gouet ; elle l'imaginait s'occupant à des choses compliquées, grandioses et parfaitement indéfinissables. Certainement il ne pensait pas à elle !... elle, la pauvre petite bergère abandonnée. Ce n'était pas méchanceté de sa part, bien sûr, mais il vivait comme ça, toujours en songeries, même lorsqu'il la tenait dans ses bras.

Sans s'en rendre compte, elle avait pris le même chemin que le jour où Gilles la poursuivait ; elle eut bien furtivement, l'idée qu'elle pourrait le rencontrer, mais elle souffrait tellement qu'elle ne pensait plus au danger, et cependant, si elle s'était trouvée en face de lui, il ne lui aurait probablement pas suffi de marmonner à mi-voix, comme les gamins du village lorsqu'ils l'apercevaient : « Tête peillue, j'te conjure ! » pour écarter le péril. Peut-être même, dans son désarroi l'aurait-elle accueilli comme le bienvenu, si elle

avait pu le croire capable de pousser l'esprit d'à-propos jusqu'à la faire disparaître. Oui, mourir ! cela aurait tout arrangé... cela arrange toujours tout !

Ici, cette niche dans le roc, c'était l'endroit où il l'avait fait pleurer ; mais comme il consolait bien !

Lumineux et uni, le Miroir-des-Fées réfractait toute la pâleur de cette nuit et aussi les étoiles dont les reflets prenaient ainsi un air clinquant et désespéré d'accessoires de cotillon oubliés après la fête, sur une table de laque.

Gaude descendait, elle allait devant elle, n'importe où, pareille à une feuille dans le vent ; arrivée près de l'étang, elle s'agenouilla sur une petite roche avancée et se mira dans l'eau. Elle vit une seconde Gaude qui paraissait venir des profondeurs de la mare pour lui parler à fleur d'eau, une jeune fille qu'elle voyait pour la première fois mais qu'elle *reconnaissait* et qui semblait l'appeler.

Elle prit une tige brûlée et frappa la surface polie, qui se moira d'ondes serrées ; la seconde Gaude disparut pour réapparaître presque aussitôt, mais sa figure déformée, changeante, avait l'air de ricaner sous un plancher de verre. Puis tout redevint calme et lisse et le visage du fond de l'étang prit un air triste, comme navré de voir que ses grimaces ne faisaient pas rire sa sœur terrestre.

Alors Gaude se pencha comme pour cueillir une étoile et lentement, dans une chute ralentie, elle tomba, brisant la surface de cristal noir qui jaillit en gerbes. Elle fut engloutie, puis relancée à la surface, ainsi que par deux bras diaboliques qui lui auraient accordé de voir une dernière fois l'étendue céleste avant d'être absorbée à nouveau.

Un cri sortit de sa gorge, un appel rauque, affolé, et soudain, dans un bégaiement guttural : un nom ! Un

nom, le premier et le dernier que l'écho portait trop lentement, que la nuit étouffait, qui retombait impuissant dans le silence comme un oiseau aveugle.

— Jean Tré-gor, Jean Tré-gor !

Un hibou effrayé s'envola d'un tronc à demi calciné, tournoya bruyamment et disparut.

Étouffée d'eau, Gaude se débattait, elle ne voulait plus mourir, elle voulait vivre, *le* revoir, mais pas s'en aller ainsi à tout jamais dans l'horreur de la nuit, de la solitude et du silence. Prise de superstition, *elle pensa* une prière et pendant un instant se crut exaucée, une résistance souple sous le pied lui fit espérer un point d'appui, elle surnagea encore un peu, juste assez pour entendre passer au-dessus d'elle, venant du haut du val, une fanfare grandiose, éclatante, qui brodait de la lumière sur une trame sombre, sur un accompagnement de bourrasque qui défiait les nues.

— ... Jean Trégor ! ...

Une dernière fois, le nom murmuré faiblement alla se heurter en vain aux parois noires des collines. Sur la petite forme blême qui s'enfonçait dans l'ombre une étrange musique ruisselait en cascade, venant d'un lointain sommet.

Progressivement, l'eau retrouva son impassibilité étale et lustrée, son indifférence unie, pendant que les voix surprenantes planaient : chœurs célestes, sonorités fluides et cristallines, auxquelles répondaient d'autres voix, sourdes, grondantes, souterraines ; puis le motif éclatant, la marche grandiose, reprit à nouveau, pénétrant glorieuse dans la nuit comme un cortège royal le seuil d'une cathédrale, avec un bruissement soyeux de brocards frivoles et lourds caressant au passage le sol pavé de dalles funèbres.

XVII

La mort avait-elle donc pénétré dans cette demeure? Rien n'aurait pu le faire penser. Sa façade hautaine n'en demeurerait ni plus triste ni moins accueillante sous son revêtement de lierre qui la parait d'une fourrure végétale toute frissonnante sous les bouffées du vent ; son porche délabré n'en était pas moins grand ouvert comme dans l'attente continuelle d'une visite désirée.

Dans la cour, des poules picoraient, alertes, chassées de place en coin par une jeune fille qui balayait.

Sur le seuil du bâtiment intérieur, la silhouette de Marie Ragon parut, toujours vêtue de gris.

— Yvonne, il faudra porter les fleurs

là-bas, je dois rester ici à attendre quelqu'un.

La petite paysanne acquiesça et recommença à faucher la poussière. Des feuilles mortes apportées par le vent jonchaient déjà le sol de leurs taches dorées ; l'automne était tout proche. Lorsqu'elle eut tout nettoyé, elle alla prendre deux bouquets de roses, les dernières de la saison, les lia soigneusement et sortit de Gurwan.

Peu d'instants après, Jean Trégor arrivait ; tout le drame rapide qui avait fait disparaître Gaude avec les premiers jours de l'été contribuait encore à le lier davantage à Marie Ragon. Leurs habitudes restaient les mêmes, seul le silence autour d'eux leur semblait plus profond comme si une pensée avait cessé d'y flotter à défaut d'une parole. Déjà dans leur souvenir commençait à s'effacer l'image du cercueil drapé de blanc qui s'en était allé vers le cime-

tière, porté à dos d'hommes et suivi d'un vol de coiffes blanches. Pendant tout le temps qu'avait duré l'enterrement, « la dame de Gurwan », venue en robe noire, les cheveux simplement couverts d'un voile, était restée froide, impassible, comme absente.

Lui, seulement impressionné par l'atmosphère déprimante, fut influencé *en mineur*, exactement comme par l'audition d'un prélude de Chopin bien exécuté ; il ne s'était pas assez attaché à la personnalité de Gaude pour qu'elle ne lui fût pas demeurée, par elle-même, un détail secondaire.

En reconduisant Marie Ragon chez elle, il s'était cru obligé de lui dire quelques paroles affectueuses et compatissantes, d'autant plus qu'il se devenait confusément une part de responsabilité dans tout ce drame si rapidement survenu. Dès les premiers mots, elle l'avait interrompu par cette phrase

ambiguë, inattendue, dite sur un ton presque narquois :

— ... J'ai oublié de vous dire aussi, mon ami, que lorsqu'il le fallait, les vieux Celtes et les druides savaient faire des sacrifices humains.

Il n'avait plus alors été question de Gaude. Aujourd'hui, il venait faire ses adieux ; à Ker-Gouet, tout était prêt pour son voyage, qui devait avoir lieu le lendemain. L'ambiance énervante des veilles de départ lui communiquait une fébrilité qu'il aurait voulu pouvoir maîtriser ; il devait rompre l'ordre des habitudes d'insouciance prises depuis quatre mois, et la seule pensée d'avoir à se soumettre à des obligations futiles le mettait hors de lui.

Sa visite à Gurwan lui faisait l'effet d'être sa dernière prise de contact avec le monde des fées qu'un hasard lui avait révélé. Lorsqu'il serait là-bas, dans le brouhaha de la grande ville, il croirait

peut-être, en rassemblant ses souvenirs, avoir été le jouet d'une hallucination, il penserait avoir créé un monde chimérique sur de vagues faits enfantés par son imagination exacerbée, et sans rapport avec la froide réalité des choses. Et cependant ! Certaines paroles, certaines légendes, ont-elles des causes plus mystérieuses que n'en ont le chant d'un oiseau ou la germination d'un grain de blé ?

Il ne voulait pas briser le charme de son rêve par un jugement quelconque et s'y laissait aller au gré du destin comme à la mesure d'une symphonie puissante, ou à la contemplation d'un paysage magique où l'ombre ne serait apparue inopinément que pour mettre les clartés plus en relief.

Il réfléchit et décida d'emporter quelque chose du val, un vestige capable de lui rappeler la réalité du souvenir, une fleur s'il en trouvait, un morceau

de ce quartz irisé qui formait le lit du petit étang où l'on avait trouvé Gaude noyée, ou même un simple morceau de bois brûlé comme on en ramasse aux feux de la Saint-Jean, dans le but d'avoir du bonheur toute l'année.

Ainsi qu'au premier jour de leur rencontre, ils étaient maintenant assis chacun d'un côté de la grande cheminée de Gurwan. Marie Ragon émiettait du pain pour sa souris et tisonnait le feu ; lui regardait danser les flammes. Ils étaient silencieux et tristes, se connaissant assez pour ne pas chercher à se rendre dupes de cette fausse gaieté dont certains veulent s'étourdir pour rendre les départs moins pénibles. Leur réciproque compréhension rendait toute feinte inutile, toute parole presque superflue ; ils sentaient et pensaient parallèlement et les faits les plus insignifiants leur attiraient les mêmes ré-

flexes. Sans qu'il eût prononcé un mot, elle répondit à sa pensée :

« Avant que vous ne partiez, je veux vous donner certaines choses, entre autres les manuscrits dont je vous ai parlé ; ce sont de très vieux grimoires, certains remontent au début de l'histoire connue de notre pays ; chacun des plus vieux devenus illisibles, comporte deux ou trois traductions successives. Leur ensemble est le développement à mots couverts du peu que j'ai pu vous apprendre, mais aucun d'eux ne comporte ce que je vous ai verbalement transmis.

Elle se leva et alla prendre dans le vieux coffre qui contenait ses papiers de famille, un paquet bizarrement enveloppé de peau blanche et ligaturé de cuir ; le posant sur la table, elle le défit soigneusement, mettant au jour un monceau de vieux parchemins jaunis, chargés d'écritures étranges, la plupart indé-

chiffrables directement, ou à demi effacés. Certains d'entre eux, moins anciens, datant du XI^e et XII^e siècles, portaient des paraphes compliqués, lourds ou hésitants et des cachets de cire d'un rouge éteint, où dormaient, gravés comme sur de minuscules tombeaux, les armes et les blasons de familles disparues.

D'un sachet de soie, elle tira aussi un curieux objet, une épaisse chaîne d'or à laquelle pendait, sertie d'un cercle massif, une pierre mate, rougeâtre, à moitié aplatie d'un côté, tandis que l'autre face, semi-ronde, s'ornait d'un pointillé à peine visible, en forme d'étoile.

— Ceci est une chose introuvable, Jean Trégor, c'est l'ancien talisman des druides, *l'œuf de serpent*; il passait autrefois pour avoir la vertu de faire gagner les procès; ceux qui le possédaient avaient libre accès près des rois. Tenez, je vous le donne aussi, quoique

aujourd'hui, ajouta-t-elle en souriant, les rois ne soient plus les mêmes.

Il tenait la lourde orfèvrerie qui pesait dans sa main, comme s'imposent à l'esprit, certaines questions concernant le passé et impossibles à résoudre. Il n'aurait plus besoin de chercher un quartz de l'étang, un morceau du Miroir-des-Fées, ayant maintenant le plus étrange souvenir en sa possession. Comme surpris et amusé, il s'étonnait, son amie continua :

— Il y avait autrefois, en Gaule, des chercheurs d'*œufs de serpent*, c'était un métier difficile, car on ne trouvait ceux-ci que très rarement et seulement pendant l'été. Le chercheur partait à cheval à la découverte des nids de serpents, qui existaient dans certaines cavernes des Montagnes Noires. Arrivé là, il se postait en observation. La légende dit que cet œuf était formé de bave et d'écume agglomérées et que lorsqu'il

atteignait un volume suffisant, les reptiles l'élevaient en l'air en le soutenant de leur souffle. A cet instant précis, l'homme au guet devait se précipiter et saisir l'œuf dans un linge blanc avant qu'il ne tombât à terre ; après quoi il sautait à cheval et s'éloignait à la vitesse du vent, jusqu'à ce qu'il eût traversé une rivière assez large pour le protéger de la poursuite des serpents. Ce qui est plus étonnant, acheva-t-elle, c'est que, malgré son poids, il flotte sur l'eau, et ceci est le seul détail qui, conforme à la tradition, soit vérifiable.

D'un geste, Marie Ragon embrassa les parchemins et la chaîne d'or.

— Alors, mon jeune prince d'Armor, vous me ferez plaisir en emportant tous ces lointains souvenirs sans grande valeur matérielle, mais inestimables spirituellement, étant donné leur sens, et c'est en me plaçant à ce seul point de vue que je vous les donne...

Comme il hésitait malgré tout à accepter cet amoncellement de documents rares et aussi la lourde relique, elle insista de la voix et du regard.

— Si, Jean Trégor, il faut tout emmener, parce que... jusqu'à l'année prochaine, n'est-ce pas... jusqu'à ce que vous reveniez, il se pourrait que je disparaisse... et il ne faudrait pas que tout soit perdu.

A cette phrase dite si calmement il sentit son cœur se serrer ; lui que la fin tragique de Gaude avait laissé presque insensible, demeurait bouleversé à l'idée que la mort pourrait, un jour, éteindre ce merveilleux regard chargé de vie intense et profonde, immobiliser cette bouche aux paroles de songe jaillissant comme des gemmes ciselées aux reflets lumineux et chauds.

Cédant à son vœu il avait tout enveloppé dans son manteau sans pouvoir dire un mot, parce qu'il y a des chants

trop grands et douloureux pour lesquels la voix de l'homme n'est pas faite, et que seuls peuvent rythmer les battements de son cœur.

— Ne soyez pas triste, vous reviendrez et nous parlerons encore ; vous reviendrez et je serai là. Souvenez-vous que le véritable Val-sans-retour n'est pas celui où est resté la petite Gaude, mais l'autre, celui que nous portons en nous, celui qui s'élève toujours et qui seul est le vrai !

Ils parlèrent encore longuement, jusqu'à l'heure du crépuscule ; puis, après un dernier adieu, il la quitta et s'engagea dans la route qui passait par le Val. Sitôt qu'il fut seul, la nuit le surprit, comme par enchantement, mais il continua à avancer dans l'ombre en suivant ce rude chemin montant dont elle lui avait révélé l'existence.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUINZE OCTOBRE MIL
NEUF CENT TRENTE PAR
L'IMPRIMERIE « UNION »
POUR LES ÉDITIONS
G. CRÈS ET C^{ie}, PARIS.

EXTRAIT DU CATALOGUE

MARGUERITE D'ESCOLA. — **La Fée blanche.**

LUCIENNE FAVRE. — **Bab-el-Oued.**

— **L'Homme derrière le mur.**

— **Dimitri et la mort.**

CLAIRE GOLL. — **Le Nègre Jupiter enlève Europe.**

— **Une Perle.**

— **Une Allemande à Paris.**

— **Ménagerie sentimentale**

MARIE LENÉRU. — **Journal (2 vol.).**

SUZANNE NORMAND. — **Cinq femmes sur une galère.**

— **La Maison de laideur et de
lésine.**

— **Marie-Aimée.**

— **Tu aimeras dans la douleur.**

JEAN PORTAIL. — **La Femme enchaînée.**

— **Fruit d'orage.**

SÉVERINE. — **Line.**